

# *LES FILLES PERDUES*

– Théâtre –

Arnaud Maisetti



— Ces feux à la pluie du vent de diamants  
jetée par le cœur terrestre éternellement car-  
bonisé pour nous. — Ô monde !

Arthur Rimbaud, *Barbare*.

Celles et Celui qui.....	5
Prologue .....	6
L’Aube .....	9
Le Midi.....	28
Le Jour .....	42
Le Soir.....	58
La Nuit .....	73
Appendices (1928).....	
85	

*CELLES ET CELUI QUI*

ELLES.

*Des Jeunes Filles.*

ALMA. – Avorteuse, à creuser, chercher des corps.

LÉNA. – Voleuse, de tout, tout le temps.

DÉLILA. – Suicidaire, souvent.

MARIA. – Incendiaire, peut-être.

LUI.

*Le Prêtre.*

*Ses longues mains, ses longs cheveux, sa longue robe.*

*Insomniaque, croit-on ; sans âge, évidemment.*

## PROLOGUE

Des châteaux bâtis en os sort la musique inconnue. Toutes les légendes évoluent et les élans se ruent dans les bourgs. Le paradis des orages s'effondre. Les sauvages dansent sans cesse la Fête de la Nuit.

Rimb.

*De dehors, on pourrait croire que c'est un Château – on le voit à peine au-dessus des grilles et des murs de pierre hauts, mais derrière les enceintes, long tour de fosses creusées bien profondément dans la terre noire réduite en poussière, ce qui semble être un Château dressé dans le désordre de tours et de courtines, de logis anciens et de chemins de ronde effondrés, n'est plus un Château depuis longtemps.*

*(Le bruit de pas d'une petite foule qui marche, lentement, d'une très grande foule qui semble marcher ensemble et remue de la poussière, s'élève lentement des murs, amplement.)*

*À la Révolution, ceux qui habitaient ces Murs partirent à pied si rapidement qu'ils laissèrent derrière eux prêts à servir encore les meubles et les Servants : on s'empara des lieux pour voler les meubles d'abord, libérer les Servants ensuite, mais on ne toucha pas aux Murs du Château – alors ce qui resta là, au milieu de l'Histoire en marche, entre la ville qu'on avait construite autour et l'horizon en arrière, n'était que des Murs.*

*(Parfois des cris, des rires ou des hurlements – comment savoir ? –, et le bruit de pas continue de remuer la poussière.)*

*La Révolution avait inventé la Liberté dans la mesure où elle conçut aussi les moyens libres de la réduire : à l'Arbitraire Ancien des peines infligées par Contentement Royal succéda la Justice, c'est-à-dire l'Enfermement donné au nom du Peuple et à la Nation. Puisque la Loi devenait le Pouvoir tenu entre les mains des hommes comme l'instrument de la libération des hommes, il fallait que la Loi tombât sur tous et dressât dans l'Esprit les limites de l'ordre humain au-delà desquelles il n'est plus hommes ni esprits, mais Corps entravés et entourés de Murs.*

*Ces Murs, il ne fallait pas les reléguer au loin des hommes et de leurs villes encore libres au risque qu'ils oublient et la Loi et le Pouvoir : mais levés au milieu des hommes dans leurs villes pour qu'à chaque instant ils puissent les voir et se sachent regarder. Les Prisons étaient faites pour cela, et rien que pour cela.*

*(Ces murs s'élèvent ici.)*

*Les prisonniers étaient les Surveillants suprêmes, par l'excellence même qu'ils ignoraient leur tâche, ne pouvant rien voir que les Murs autour d'eux : les hommes au-dehors voyaient les Murs et savaient que les Murs les regardaient. Ces Murs étaient la menace qui faisait peser à chaque instant sur leurs actes la possibilité de la condamnation.*

*Au milieu des hommes, impossible d'oublier que la Loi faisait de la liberté une concession accordée un temps à l'organisation de la vie. Il fallait bien en effet que quelques-uns soient provisoirement libres pour garder les Prisonniers, autant qu'il fallait que d'autres soient parfois des Prisonniers pour menacer les Gardiens de devenir à leur tour Prisonniers.*

*Chacun étant Gardiens et Prisonniers des uns et des autres, personne ne savait plus de quel côté des Murs ils se trouvaient, mais tous se savaient d'un côté ou de l'autre de la Faute dont les uns avaient jugé coupables les autres. La Faute n'était qu'un prétexte à la répartition des corps et des esprits de part et d'autre des Murs, et du silence : car ici on imposait silence à ceux qui étaient enfermés, c'était la loi.*

*(Des cris dans la poussière.)*

*Le Château avait cela pour lui : qu'il était grand et imposant. L'Ordre Ancien s'était longtemps servi de la grandeur du lieu pour dire aux hommes autour : vous n'êtes pas comme nous – ainsi la séparation des Murs disait-elle sans cesse la frontière qui séparait les hommes véritables de leurs Servants.*

*Mais lorsque l'Ordre Ancien s'effondra, les Murs sont restés levés et pouvaient dire maintenant le contraire. Tous égaux pour toujours, de part et d'autre des Murs, on se trouvait pris dans un devenir : dormir au-dedans ou au-dehors des Murs n'étaient qu'une question de temps et de silence, même si ce temps pouvait ne jamais venir, et le silence se confondre avec la mort.*

*C'est pourquoi de la ville autour, il ne faudrait rien dire : d'ailleurs celle-ci était comme toutes les autres.*

*Ce Château levé de Murs, il y en avait des dizaines qui lui ressemblaient dans ce Pays ; aucun cependant n'était tout à fait comme celui-là, qui se lève ici derrière le bruit des pas en foule et de leurs cris, tout cela lentement remué dans cette poussière qu'on voit s'élever, maintenant, ici.*

*Le Seigneur qui avait bâti autrefois ces Murs que l'on voit, et occupé de toute son arrogance pendant sa vie courte et rageuse, était mort, il y a des siècles, étouffé dans son arrogance, et le lieu ainsi baptisé par son nom et le sang expulsé de sa gorge quand il avait rendu son dernier souffle avait pris cette teinte d'arrogance vaine. Toute sa vie, le Seigneur avait voulu défier le Roi, et si le Roi l'avait vaincu, chacune des chambres, le moindre couloir, l'emplacement des fenêtres et la hauteur des plafonds, tout portait le signe du Seigneur et non pas seulement dans le sang à l'endroit où il avait expiré, et non pas seulement dans les Armes encastrées sous la pierre que la Révolution n'avait pas arrachées (parce que la Révolution savait bien qu'Elle aurait arraché avec ces Armes la pierre elle-même et les Murs), mais l'arrogance, qui était demeurée ici seule Maître et Seigneur. Avec l'arrogance étaient attachés sa vanité, et son échec.*

*Longtemps après la mort du Seigneur et de ceux qui avaient poursuivi des siècles durant l'héritage de l'arrogance sans la rage, et de la mort sans les crachats de sang, le Château avait reçu cette tâche de la Révolution : celle de désigner la Loi, d'en recevoir sa charge de Corps, de réformer les Esprits, de répartir la Faute, et de se lever dans la ville pour garder les hommes de part et d'autre des Murs.*

*Ici cependant, les Prisonnier n'étaient pas seulement des coupables, mais aussi des Jeunes Filles.*

*La Révolution avait choisi ces Murs parmi des dizaines, peut-être à cause du froid étrange qui les enveloppait : le froid pour calmer les chaleurs des filles, alanguir les corps et affermir les esprits, le froid pour éteindre la fièvre que Dieu avait donné aux Jeunes Filles, le pensait-on, en signe d'élection parmi les êtres de la création afin qu'on les reconnaisse et s'en méfie, et le silence gardé absolument, comme on garde des filles.*

*Un froid d'hiver à chaque saison est ici – et l'hiver, c'est pire encore, les arbres gèlent de tout leur tronc, cassent net. Le froid dressait plus que les Murs l'impossibilité du dehors pour les Jeunes Filles qu'on enfermait là.*

*(Les cris.)*

*Un siècle de Jeunes Filles s'est passé.*

*Aux pieds des Murs, dans un pré noir qui n'est pas encore de la ville, mais qui est déjà dehors, s'étend le cimetière : des croix de fer tordues portent les inscriptions illisibles des Jeunes Filles par centaines qu'on a déposées là, les unes sur les autres : celles qui partagent les mêmes cellules vivantes partagent la même parcelle de terre mortes – tout était si bien organisé.*

*Les Jeunes Filles qu'on enferme dans ces Murs sont là sans le savoir vraiment : sans savoir pourquoi elles sont là – les procès qu'on leur fait se tiennent souvent en leur absence, comment pourraient-elles comprendre la Justice des hommes ?*

*C'est par bienveillance pour elles qu'on les condamne, on le croit comme en Dieu au nom duquel toujours sans dire son nom pourtant on rend cette justice et confie ces Jeunes Filles.*

*(Bruits très lointains, qui persistent, bientôt rien.)*

*La seule chose qu'elles savent sans qu'on ait besoin de leur dire : qu'elles sont là pour toujours et que le numéro de la cellule est le même que le carré de terre noire du pré au pied des Murs qui les attend.*

*Un Prêtre dirige ici les lieux, organise la vie et la mort, fixe les heures des célébrations et des promenades, assigne à chacune les tâches et les corvées, énonce les punitions, console, donne l'eucharistie et entend les confessions : donne la parole car si le silence doit être gardé, publiquement, il arrive qu'il leur demande de parler, et c'est souvent pour leur malheur, et non pour les délivrer. Il ne dort jamais, c'est ce que croient les Jeunes Filles, et dans cette croyance réside toute l'autorité implacable du Prêtre qu'elles imaginent inlassable arpenter les couloirs chaque heure du jour et de la nuit, tout voir et tout savoir de tout ce qui se déroule ici, maintenant et pour toujours.*

*Quand elles passent les Portes, ici, on attribue un nouveau nom aux Jeunes Filles, on interdit évidemment toute visite, et en fonction de leur âge, on leur confie une tâche.*

*Les promenades, en cercle, serrée pour lutter contre le froid, ont lieu deux fois par jour, quel que soit le temps : c'est le seul moment où elles voient le ciel, le matin et le soir.*

*La poussière qu'elles remuent sous leur pas en ce lieu durant ces moments est seule ce qui leur appartient.*



L'AUBE

Quels bons bras, quelle belle heure me rendront cette région d'où viennent mes sommeils et mes moindres mouvements ?

Rimb.

*Maria, dans l'immense dortoir, des centaines de lits au fond, derrière elle, posés les uns contre les autres, si serrés, laissant à peine l'espace d'un corps pour passer.*

*Toutes dorment, elle seule est éveillée.*

*Il fait encore nuit mais on perçoit la lumière d'aube entrer déjà par les hautes fenêtres derrière elle.*

*Agenouillée et les mains posées en prière, le visage relevé, elle murmure, mais fort.*

MARIA. —

Seigneur ? Seigneur ! Je suis là, et Toi ?

*Plus fort, plus désespérée, comme en colère.*

Seigneur ?

*Silence, elle attend un peu.*

*Plus doucement.*

Seigneur, je n'ai pas rêvé cette nuit encore.

*Silence.*

*Elle a fermé les yeux forts et remué les lèvres, prononce des mots inaudibles, peut-être pour elle-même seule.*

*Puis se reprend, ouvre les yeux, dit haut et de plus en plus fort à mesure :*

Cela fait trois nuits maintenant que je n'ai pas rêvé, je ne comprends pas, est-ce un signe, est-ce que je dois, comme les rêves, interpréter cela comme un signe, est-ce une manière de rêve aussi que je dois comprendre, mais sans signe, oh je ne comprends pas, trois nuits que je m'endors et trois nuits que je m'éveille sans rien, comment faire ensuite, comment faire Seigneur, si l'on ne me dit rien, rien pour la nuit, rien pour le jour, rien pour comprendre l'une et l'autre, rien pour m'accompa-

gner le jour et rien pour m'occuper la nuit, c'est injuste Seigneur, aucun signe, rien, aucune image, aucun souvenir, la nuit est faite pour cela, n'est-ce pas, pour le souvenir, et pour le signe, et pour le jour se souvenir de ce souvenir et comprendre le signe ; la première nuit, j'avais cru que j'avais rêvé, mais ce n'était qu'un vieux rêve qui me venait au réveil, cela ne compte pas, ou peut-être que c'était dans le rêve que je rêvais de ce rêve, oui cela ne compte pas, n'est-ce pas ? ; la deuxième nuit, réveillée en sursaut juste avant la Levée, j'imagine que c'était par une peur terrible, quelqu'un qui criait, ou parce que dans le rêve, j'allais mourir ou pire, quelque chose de terrible, mais au moment où j'ai ouvert les yeux : rien, je ne me suis souvenu de rien, je ne comprends pas ; et cette nuit, non, je ne comprends pas, rien du tout, je viens de me réveiller seule, sans sursaut, sans terreur, sans cri ni rêve confondu dans un rêve perdu dans le souvenir d'un autre, rien, réveillée avant la Levée comme si j'avais dormi mille ans et rien, je ne comprends pas, Seigneur, que va-t-il se passer la nuit prochaine ?

*Plus bas, comme on dit un secret.*

Je suis terrifiée, Seigneur, par la nuit prochaine, si je ne rêve pas.

*Elle reprend.*

Seigneur, je suis obéissante, oui, obéissante, et quand je jure, quand je déteste, c'est en silence et personne ne m'entend, toujours je m'enferme vite le Midi, près des cuisines, dans le placard pour jurer, vite jurer et haïr et me cacher pour que Tu ne m'entendes pas, je l'avoue, mais qui aurait pu Te le dire, ne m'en veux pas, je suis obéissante, la plupart du temps je suis obéissante, Seigneur, pourquoi me retirer la nuit les signes pour le jour, pourquoi ?

Si je n'ai plus cela, la nuit pour le jour, si je n'ai plus cela, que va-t-il m'arriver maintenant Seigneur ? – je suis terrifiée.

Seigneur, tous les jours je me lève et je suis la Règle, tous les jours je ne me plains pas, je suis la Règle, je vais le matin aux offices, et chaque matin je dis les prières ; c'est vrai, je ne mens pas, je ne Te dirai pas que pendant les prières je ne pense pas à autre chose, mais je dis les prières, et chaque jour ensuite, tous les jours, les corvées je les fais et je ne dis rien, quand le Prêtre passe, je dis encore moins que rien et je me fais petite pour qu'il ne me voit pas, il n'a rien à me reprocher, je ne lui dis rien, je ne dis jamais rien tout haut, les Sœurs sont des salopes alors je peux, les salopes, pas un jour où elles ne s'acharnent, elles cherchent elles cherchent de quoi nous punir ou nous enfermer davantage ou nous priver de Promenades les salopes, et si je pense en cachette les tuer c'est en cachette que j'y pense toujours, ou dans le Placard seulement, crois-moi ; il faut que Tu me crois, Seigneur – des Salopes vraiment ; mais tout le jour, je vais, d'un office à l'autre, et d'une corvée à l'autre, et de la Promenade à l'Atelier, de l'Atelier à la Chapelle et de la Chapelle aux Chapitres, des Chapitres à la Cantine, je vais ; quand je suis de corvée, au cimetière, j'y vais sans me plaindre, et même j'aime bien cela, aller au cimetière pour retirer les mauvaises herbes et bûcher la terre, et nettoyer la clôture, c'est silencieux, les Sœurs n'aiment pas y aller, elles se tiennent un peu loin et se taisent, et j'ai le ciel pour moi toute seule et le rêve du jour pour l'occuper et les tombes autour de moi, ce n'est pas vrai que je leur parle, cela m'arrive seulement quand il fait vraiment très froid, pour me réchauffer, et que je lis leurs noms, sur les tombes, et que je rêve à leurs noms, et quand je rentre, ce n'est pas vrai que je suis plus heureuse, ceux qui le disent mentent, je Te le jure, seulement j'aime aller dehors pour aller voir ces noms sur les tombes et les dire pour moi et les retenir un peu, et la nuit pouvoir rêver d'elles aussi.

*Silence, elle ferme les yeux fort, un temps ; puis les ouvre.*

Est-ce à cause du dernier rêve, Seigneur ?

*Un temps.*

Oh c'est injuste, c'est trop injuste.

*Silence.*

*Elle dira les mots, haut, et de plus en plus vite.*

Ce rêve, je l'avais déjà fait, un peu, ou presque, et le signe, je l'avais compris – ce rêve était doux, il était simple, et plein de force aussi, oh ! et de plaisir, il ne faut pas m'en vouloir, ce rêve était tout ce que j'avais pour jeudi, et si je l'ai porté tout le jour et si j'ai rêvé davantage autour de lui tout jeudi, ce n'était pas à mal, mais c'était parce que je n'avais que lui ; et si dans le secret, et pour que Tu n'en saches rien (mais je Te le dis maintenant, alors nous serons quittes), j'ai espéré fort le faire encore et le refaire chaque nuit, c'est parce qu'il était plus précis que la plupart, parce que j'avais dans le corps quelque chose qui m'attachait davantage à lui, qui m'attachait davantage au jour, il faut me comprendre, et je n'ai parlé à personne de ce rêve, je Te le promets, quand je me suis enfermé dans le placard au Midi, que j'ai juré et insulté et détesté vite, je l'ai fait avec le courage que le rêve m'avait donné, c'était le signe, et dans mon corps, j'avais encore cela pour moi ; si j'ai espéré faire et refaire ce rêve encore, c'est pour cette raison seulement – mais Seigneur je ne veux pas que ce soit mon dernier rêve, non, parce que je sens bien qu'il s'épuise, et qu'à force de le porter ces trois derniers jours – à quoi d'autre m'attacher, Seigneur, je n'avais que cela, il ne faut pas m'en vouloir, ce serait trop injuste –, à force de rêver ces deux derniers jours en lui et autour de lui, je sens bien que je le perds davantage, et ce rêve-là, je ne veux pas le perdre, je veux m'y confier, de temps en temps, quand il fera encore plus froid, je ne veux pas le perdre, ou quand je serai encore plus faible ou plus triste, ou plus heureuse, je ne veux pas le perdre, je veux que ce rêve soit intact et toujours là où je pourrai puiser la douceur et la force, et le plaisir oh !, je ne veux pas le perdre Seigneur, alors il ne faut pas me laisser avec ce rêve-là en dernier recours, comme un os que je viendrai grignoter dans les moments de manque, il ne faut pas, pas celui-là ; pas celui-là Seigneur, n'importe quel autre, un dernier, un ridicule, un confus, un dérisoire, mais pas un rêve plein de force et de colère et de plaisir oh ! comme celui-là, non, je ne veux pas le perdre.

*Suppliante.*

Ne me laisse pas, Seigneur.

*Plus doucement, plus ferme aussi.*

Ne me laisse pas ou tu le regretteras.

Oh, je Te jure que Tu le regretteras.

Ne me laisse pas.

Ou je ne Te laisserai jamais tranquille.

*Comme pour elle-même.*

Ou je me vengerai, je le jure.

UNE VOIX AU FOND. —

C'est toi ?

*Léna s'était avancée dans le noir, et approchée du fond.*

*Maria se relève vite.*

MARIA. —

Moi ? Non, ce n'est pas moi.

*Un temps.*

*Léna s'approche.*

*Doucement :*

Léna ? C'est Maria.

LÉNA. —

Je sais, je te vois.

C'est toi qui parlais ?

MARIA. —

Non. Ce n'est pas moi qui parlais.

Qu'as-tu entendu ?

LÉNA. —

Rien, quelqu'un qui parlait, quelqu'un qui me cherchait, quelqu'un qui m'appelait par mon nom, mon autre nom, mon nom d'avant.

MARIA. —

Ce n'est pas moi.

Moi, j'étais là, j'attendais la Levée, assise, là, j'attendais, en silence, moi, je ne disais rien à personne, je le jure.

LÉNA. —

Et tu n'as rien entendu.

MARIA. —

Et je n'ai rien entendu.

Toi, qu'as-tu entendu ?

LÉNA. —

Rien.

MARIA. —

Tu le promets ?

LÉNA. —

Promettre quoi ?

J'aurais voulu entendre, si seulement.

MARIA. —

Entendre quoi ?

LÉNA. —

Mon nom.

MARIA. —

Ton nom d'avant, je ne le connais pas, comment l'entendre ?

Quel était, Léna, ton nom d'avant, dis-moi ?

LÉNA. —

Cela fait plusieurs jours, le matin, j'entends quelqu'un passer entre nous, entre les lits, ou plutôt je le sens : quelqu'un avancer sans lever les pieds en glissant entre les lits – quand j'étais très jeune, je n'ai pas beaucoup de souvenir, mais je nous vois aller dans les champs loin derrière la maison, marcher très vite dans les herbes très hautes, en tendant les bras, pour sentir du bout des doigts les herbes et la vitesse, au printemps surtout, quand les herbes sont bien hautes, et la terre presque sèche –, quelqu'un glisser sans bruit et nous frôler du bout des doigts, tourner entre les lits et tourner pour revenir et très faiblement, très faiblement, m'appeler, m'appeler comme ceci :

*Elle murmure quelque chose d'inaudible.*

Plus doucement encore, plus doucement :

*Elle souffle.*

*Elle se tait.*

*Elles se taisent toutes les deux pour entendre le souffle.*

MARIA. —

Je n'entends rien.

De toute manière, je ne connais pas ton nom d'avant, Léna.

LÉNA. —

Moi non plus, je ne m'en souviens pas.

MARIA. —

Comment sais-tu alors que c'est le tien ?

LÉNA. —

Je le sais.

MARIA. —

Ce pourrait être le mien.

LÉNA. —

Non, c'est le mien, j'ai reconnu quelque chose dans le nom qui était mon nom, mais je ne sais pas quoi. Écoute.

*Elles écoutent, un temps.*

C'est parti maintenant.

*Du vent rentre un peu dans le Dortoir, et de la lumière, faiblement, du premier jour.*

*Une voix au fond – on ne voit personne –, qui appelle.*

UNE VOIX AU FOND. —

Léna !

*Silence.*

Maria !

*Silence.*

*Léna & Maria se sont retournées.*

*S'avance Alma.*

ALMA. —

Sales putes je savais que vous étiez là sales putes je vais le dire je vais dire que je vous ai vues avant la Levée en train de faire je ne sais pas qu'est-ce que vous faites ici qu'est-ce que vous cherchez ici qu'est-ce que vous voulez je sais bien ce que vous faites ici vous croyez que je ne le sais pas mais je le sais bien ce que vous cherchez ne dites pas non je le sais vous ne l'aurez pas il est à moi je vais le dire oui que je vous ai vues je vais le dire oui toutes les deux que le matin vous vous levez avant tout le monde pour faire ce que vous faites pour chercher et fouiller et voler ce



qui m'appartient je vais le dire vous croyez que je vais me laisser faire sales putes vous croyez que je vais vous laisser me voler me le prendre non je vais le dire je vais le dire vous passerez la nuit dehors il pleuvra vous regretterez tout cela qu'est-ce que vous faites ici dites-le moi maintenant c'est trop tard je vous ai vues sales putes vous embrasser dans la nuit et vous caresser pendant qu'on dort et voler et rire sales putes mais de quoi vous riez dans le noir pendant qu'on dort de quoi dites-le moi je ne dirai rien si vous me le dites et je vous promets si vous me le dites que je ne dirai rien et si moi aussi je peux avec vous avant la Levée aller avec vous pour faire ce que vous faites un peu ne dites rien je vous ai vues toute la nuit vous l'avez passée ici et moi je vous observais j'attendais que vous ayez fini de vous embrasser et de vous caresser et de rire pour vous demander cela s'il vous plaît de me réveiller la prochaine fois et je vous promets je ne dis rien mais dites moi s'il vous plaît, et dites oui, et acceptez que je reste avec vous,

MARIA. —

Nous ne faisons rien ici, j'étais seule ici à ne rien faire, rien.

Qu'est-ce qu'on t'aurait pris, d'ailleurs ? Qu'est-ce qu'il y aurait à te prendre ?

Ne fais pas toute une histoire, Alma, et va te recoucher, les Sœurs vont t'entendre et nous voir.

ALMA. —

Je sais bien que vous cachez des choses,

MARIA. —

On ne cache rien, on ne vole rien, on n'embrasse personne et on ne fait pas de bruit, on ne demande rien, on ne promet rien, on est là sans rien dire en attendant la Levée, les Sœurs vont nous entendre, va te recoucher, cela vaut mieux pour tout le monde, Alma.

ALMA. —

Je te déteste.

S'il vous plaît laissez moi rester avec vous,

LÉNA. —

As-tu entendu quelque chose, Alma, quand tu t'es réveillée ?

ALMA. —

Je savais bien qu'il y avait quelque chose à entendre.

Oui, j'ai tout entendu.

LÉNA. —

Qu'as-tu entendu, dis-moi ?

ALMA. —

Je sais bien que vous cachez des choses.

J'ai tout entendu ce que je devais entendre, vos rires et comment vous vous caressez.

Que devais-je entendre d'autre ?

LÉNA. —

Alma, quelqu'un qui glisse entre nous et les doigts tendus qui nous frôlent et qui encore glisse et s'en va et souffle et quand il souffle quelque chose comme un nom et le temps de se réveiller il est loin, as-tu entendu cela, quelqu'un glisser ainsi, et nous frôler et s'en aller et souffler un nom, Alma ?

ALMA. —

Je te réponds si tu me dis que je peux, le matin, avec vous venir et comme vous parler ici et attendre et être avec vous.

LÉNA. —

C'est d'accord.

Dis-moi : quel nom il appelait ?

ALMA. —

Qui ?

LÉNA. —

Celui qui passe, glisse entre nous, et appelle.

Tu n'as rien entendu ?

ALMA. —

Je n'ai entendu que vous.

Mais, s'il vous plaît, je veux bien entendre celui qui passe entre nous et appelle, tu me laisseras, dis ? Je veux entendre.

MARIA. —

Laisse-la, Léna.

Il fait jour regarde, c'est bientôt la Levée.

*La lumière continue de se faire, peu à peu.*

ALMA. —

Sales putes.

*Silence.*

MARIA. —

Redis-moi, Léna, comment c'était, redis-moi encore ?

LÉNA. —

Quelqu'un, je ne sais pas si c'était un homme mais je crois que c'était un homme parce qu'il avançait lentement, qu'il s'attardait sur certains lits, qu'une femme j'aurais entendu un piétinement ;

un homme, oui, c'est un homme parce que le corps était haut sur les lits et qu'il frôlait des doigts sans toucher, comme en passant, le bord des draps et parfois, si doucement, les cheveux, ou l'ombre des cheveux, oui, quelque chose à côté de nous que nous touchons, et lui le touchait pour qu'on ressente, le frôlement, et qu'on ne s'en réveille pas, et qu'il soufflait, tu vois, comme dans le noir on parle et qu'on dit des secrets, et qu'il allait d'un bout à l'autre du dortoir, en prenant un chemin sûr, mille fois pris, mais fait de mille virages minuscules entre nos lits, et parfois s'arrêtant, s'attardant là où là, et repartant, soufflant, respirant sur nos cheveux peut-être, suivant comme un trajet qui aurait un sens et qui finirait là-bas, où il s'échappe – comme un secret –, je crois, je ne l'ai pas vu, à peine entendu, qu'il soufflait un nom, et que c'était le mien, celui d'avant, que je portais avant qu'on me dise de m'appeler Léna ici.

MARIA. —

Non, Léna, pas cela.

Dis-moi l'autre chose. Les herbes folles derrière les champs.

Redis-moi.

LÉNA. —

Ah, cela.

ALMA. —

Oui, cela. S'il te plaît.

MARIA. —

Oui, les champs et la vitesse dans la terre presque sèche.

LÉNA. —

C'était il y a longtemps, je ne m'en souviens plus, je sais qu'il fallait se cacher pour sortir, que c'était interdit, je sais qu'on sortait doucement sans se faire voir, et on passait par derrière, on courait, on rejoignait les champs, il fallait se baisser d'abord parce qu'on pouvait nous voir, et ensuite, quand on était loin, on pouvait courir sans crainte,  
on criait,

et en tendant les bras comme ça, avec le vent, on passait dans les herbes hautes, comme ça, juste avant les moissons surtout, quand les herbes sont si hautes qu'elles arrivent à la taille, ainsi, et dans le vent, ce qu'on frôlait, on avait l'impression que c'était le vent lui-même, tu vois.

MARIA. —

Non.

Dis-moi encore.

LÉNA. —

Encore ? Encore, je ne sais pas : je ne m'en souviens plus ; on courait longtemps, voilà tout, jusqu'à la route, et on revenait, parfois par la route quand il était tard, parfois en longeant le champ, le long du ruisseau, quand il était asséché, on suivait le cours, on rentrait, pleines de boue, de sueur, de fatigue ; c'était bien.

MARIA. —

Encore.

LÉNA. —

Encore ? Encore, c'est tout. On rentrait, on nous interdisait à tout jamais de ressortir, on ne dînait pas, on restait enfermées dans nos chambres, incapables de dormir évidemment, d'avoir couru et d'avoir crié et de s'être roulées dans la terre, les mains noires d'avoir arraché les herbes hautes pour se les jeter, et on restait à veiller toute la nuit en regardant par la fenêtre le vent qui formait des vagues à la surface du champ, d'un côté et de l'autre, et on imaginait qu'une marée allait venir et tout recouvrir jusqu'à nous, et nous emporter, et puis on s'endormait dans le bruit des vagues sur les herbes.

MARIA. —

Tu as déjà vu la mer ?

*Silence.*

LÉNA. —

Une fois.

MARIA. —

Dis-moi.

LÉNA. —

*Rapidement.*

Non, la mer, non ; je ne te dis pas.

MARIA. —

Dis-moi, la mer, s'il te plaît. Je ne connais pas la mer.

ALMA. —

Oui – dis-nous. Moi non plus, je ne connais pas.

*Silence.*

LÉNA. —

*Froidement.*

Non.

ALMA. —

Sale pute.

MARIA. —

Dis-moi, je t'en supplie.

LÉNA. —

*Doucement, violemment.*

Non.

*Un hurlement, terrible, au loin.*

MARIA. —

C'est Délila, encore.

ALMA. —

Encore.

LÉNA. —

C'est tous les matins maintenant.

MARIA. —

Je vais la réveiller.

*Maria s'éloigne vers les lits.*

*Hurllement, plus faible, mais cette fois comme résigné, de nouveau, au loin.*

*Silence.*

LÉNA. —

*À Alma.*

Te rendre *quoi*, Alma ?

ALMA. —

Me *rendre* quoi, Léna ?

LÉNA. —

Tout à l'heure tu as dit *il est à moi*, et tu nous as accusée de *voler ce qui t'appartient*.

*Alma commence, très lentement, à reculer et s'éloigner de Léna.*

ALMA. —

Non.

Rien, tu te trompes, je n'ai pas dit cela.

LÉNA. —

Si, tu as ajouté : *vous croyez que je vais vous laisser me voler me le prendre non*. De quoi parlais-tu ?

ALMA. —

De rien.

LÉNA. —

*Elle s'approche d'Alma, qui continue de reculer, tout cela lentement.*

Si, bien sûr.

*Elle s'approche d'Alma, qui recule encore, terrifiée.*

Tu parlais de quelque chose, et, parlant de cela, c'est à moi que tu disais : *me voler me le prendre non*, c'est à moi seule, pas à Maria, que tu disais, parlant de cette chose qu'on t'aurait volée, que la nuit en cachette approchant de toi on t'aurait prise, à moi seule donc, que tu lançais en crachant : *me voler*, tu disais, à moi seule, je voyais bien que c'était à moi seule que tu disais *je vous ai vues sales putes vous embrasser dans la nuit et vous caresser pendant qu'on dort et voler et rire sales putes* — « et voler et rire », dis moi, pourquoi, et de quoi donc, Léna, on t'aurait privé, ici, puisque nous n'avons pas le droit d'avoir quoi que ce soit, qu'est-ce que j'aurais pu te voler, et pourquoi moi, Léna, dis moi.

ALMA. —

Je ne sais pas, je n'ai pas dit cela, tu mens.

LÉNA. —

Tu sais comment je m'appelle, n'est-ce pas, Alma ?

*Léna s'approche, elle est tout près, Alma ne peut plus faire un pas.*

*Soudain, Alma, sans autre solution ni recours, crache sur Léna.*

*Léna, immobile d'abord, lentement, se retourne, essuie son visage, s'éloigne, puis dos à elle, et pour elle-même, elle rit, doucement.*

*Entrent Maria et Délila.*

MARIA. —

*À Délila.*

Mais si, mais si : ne t'en fais pas, tu me raconteras ton rêve, n'est-ce pas, ce sera mieux, ce sera bien, quand on raconte un rêve, on ne le fait plus, plus jamais, tu en seras débarrassée, ne t'en fais pas, je veux bien me charger de ton rêve, moi, ne t'en fais pas pour moi, si cela peut t'aider, et que le matin tu cesses d'hurler, si cela peut t'éviter les ennuis avec les



Sœurs, tu sais comme elles sont, ces Salopes, tu me le raconteras et tout s'arrêtera, les rêves, les cris le matin avant la Levée, les ennuis avec les Salopes, n'est-ce pas ?

LÉNA. —

*À Maria.*

Laisse-là, elle ne te dira rien, évidemment.

*À Délila.*

C'est un secret ?

*Méchamment, à toutes – avec ironie :*

Encore un secret, c'est sûr !

ALMA. —

Laissez là. Laissez là.

*À Léna.*

Moi, je sais son rêve ; elle ne vous le dira pas.

*Silence.*

DÉLILA. —

*S'est avancée, lève les yeux par la fenêtre ; doucement :*

Il va faire si froid encore, si froid – mon Dieu.

*Alma s'approche d'elle, et très lentement, l'enlace.*

*Temps.*

*Soudain, lumière comme un éblouissement au fond.*

*Bruits de cris, d'agitation soudaine, d'affolement organisé.*

*Toutes se retournent, posent les yeux vers la lumière derrière et l'agitation, sans émotion.*

LÉNA. —

La Levée.

ALMA. —

Ça commence.

MARIA. —

Oui.

Je ne veux pas.

Je ne veux pas la Levée, le froid, le jour et les Sœurs.

ALMA. —

Je ne veux pas moi aussi.

*Silence.*

DÉLILA. —

*Toujours les yeux vers les fenêtres hautes.*

Ce soir il fera de nouveau nuit, je vous le promets ; ce soir tout sera encore fini ; ce soir encore – alors ne dites rien de tout le jour, obéissez mais faites lentement, suivez le mouvement sans jamais le conduire, lentement, baissez les yeux quand on vous parle et mordez vous les lèvres au sang, accomplissez les tâches mais lentement, le plus lentement possible, ne parlez pas aux Sœurs ; quant à lui ne croisez pas son regard, fermez les yeux pendant les prières et ne priez pas, ne priez pas, ne demandez rien, marchez lentement pendant la promenade, regardez le ciel, ne vous battez pas, n'espérez jamais, soyez fragiles pour ne pas vous effondrer, ne vous effondrez pas, pensez toujours, hâissez fort, garder la colère pour vous et contre vous pour vous réchauffer, gardez le silence, soyez seules, ne riez jamais, ne souriez pas, n'attendez rien, soyez seules, soyez seules, ce soir, la nuit viendra encore je vous le promets.

*Ensemble, elles dénouent le foulard qu'elles portaient à la taille, et s'y drapent les cheveux.*

*Puis Alma, Maria et Léna sortent du côté de la lumière et de l'agitation.*

*Délila, seule, demeure ; regarde les fenêtres.*

DÉLILA. —

Seigneur, n'ayez pas pitié de nous, jamais.

*Grande lumière.*

*Lentement, elle s'assoit, entoure ses genoux de ses bras et y place sa tête, très lentement, le plus lentement du monde.*

*Demeure ici, dans la lumière crue qui la fait disparaître, Délila.*

## LE MIDI

Ça nous est dû. Le sang ! le sang ! la  
flamme d'or !

Rimb.

*Lumière crue sur Délila invisible, immobile, assise, visage baissé contre ses jambes repliées entre ses bras ; peu à peu, lumière basculée imperceptiblement vers des lueurs pâles ensuite qui la font apparaître à même place, lumière transparente comme de la brume, lumière qui prend toutes les nuances de la pâleur.*

*Temps.*

*Entre, du fond, lentement, le Prêtre ; s'avance vers elle, et pose, doucement, une main sur sa tête, elle ne fait aucun mouvement.*

*Il la dépasse, lui tourne le dos, dit :*

LE PRÊTRE. —

On reconnaît, très vite et de très loin, rien qu'à la voir marcher, ou simplement immobile, à la manière de pencher la tête et de voir, celle qui est là parce qu'elle le refuse, et celle qui ne sait pas pourquoi elle est là.

On reconnaît vite, d'un coup d'œil, celle qui le soir s'endort pour raccourcir le jour, et celle qui s'effondre dans le sommeil pour s'y réfugier.

On reconnaît, oh oui, à leurs cris, celle qui crie pour repousser et celle qui appelle.

Un matin, pris de terreur, un enfant se redresse sur son lit, trempé de sueur, tremblant, si tremblant, il ouvre les yeux, et autour de lui, son père penché, qui le regarde, peut-être depuis des heures, qui lui dit : je t'ai réveillé, tu faisais un mauvais rêve, de quoi rêvais-tu ? Je rêvais, dit l'enfant, que j'étais allongé au soleil. Le père croit l'enfant : et le punit pour avoir crié. L'enfant se tait, il sait bien qu'il a crié d'avoir été réveillé par son père.

On reconnaît, aux terreurs, les terreurs.

Chaque matin, le père réveille l'enfant dans son cri. L'enfant maintenant sait : il ment. Il invente toutes sortes de cauchemars, de plus en plus terribles pour justifier le cri et éviter la punition. Le père croit l'enfant et lui pardonne les cris. Un matin, le père n'a plus besoin de réveiller l'enfant pour qu'il crie : maintenant l'enfant fait seul les cauchemars qu'il a inventés pour justifier le cri, et tous les matins, il crie pour se réveiller, seul.

On reconnaît les jeunes filles à leurs rêves et les mensonges aux jeunes filles.

*Un temps.*

Vois-tu, tes rêves, je ne te les demande pas, ils sont à toi, tes rêves sales je ne veux pas m'en salir, j'ai trop déjà à faire pour t'en laver chaque jour, et c'est ma tâche, et je l'accepte – je sais, je suis humble, qu'il faut que tu sois sale chaque matin pour que je puisse te laver, chaque jour. Mais tes cris chaque matin, je les refuse, je n'en veux plus, et à partir de demain matin, tu gardes le cri pour toi, ou pour ton rêve, je ne veux plus de ce cri, tu entends ?

Tu entends ?

Il fait grand jour dehors, Midi bientôt, déjà le jour tombe, déjà c'est le soir, la nuit déjà, et le matin, et ton cri, tes terreurs de fille, tes saletés ne sont plus là, parce qu'ici est, au matin, le silence ; parce qu'ici revient ma tâche de faire silence, et laver toutes choses de vos nuits qui salissent tout.

*Un temps.*

On reconnaît très vite celle qui refuse d'aller avec les autres à cause des autres, et celle qui refuse de les rejoindre à cause d'elle-même.

Celle qui refuse d'être là, et celle qui ne sait pas pourquoi elle est là –  
toi tu ne sais pas que tu es là.

Celle qui dort pour rapidement en finir avec le jour, celle qui dort  
pour rapidement commencer la nuit – toi c'est pour crier, le matin.

Celle qui a peur parce qu'il le faut, celle qui a peur parce qu'elle ne  
doit pas – toi, c'est pour sentir que tu as peur.

Tu ne crieras plus, Délila.

Va, maintenant, rejoindre les autres.

DÉLILA. —

*Elle n'a pas bougé pendant qu'il parlait.*

*Maintenant elle a levé la tête devant elle.*

Il suffisait à l'enfant de dire qu'il ne savait pas, qu'il ne se souvient pas  
de son rêve.

Ou il suffisait à l'enfant de dire que c'était à cause de son père, que  
c'était son père qui en le jetant dans le jour le faisait crier.

LE PRÊTRE. —

*Il se retourne vers elle.*

*Silence.*

*Elle le regarde alors, c'est la première fois qu'elle le regarde.*

*Il dit avec tendresse :*

Lève-toi, en silence, et va rejoindre les autres, je ne le dirai plus. Va.

DÉLILA. —

*Elle se lève et sans le quitter des yeux, lâche :*

Il vous suffisait de dire à votre père, « père, je rêve que vous n'êtes pas, je rêve de vous chaque nuit de chaque jour loin si loin que je ne sais pas que vous êtes quelque part, je rêve de vous loin tandis que penché sur moi chaque matin attendant que je m'éveille pour me demander ce que la nuit en votre absence et immobile je fais, vous êtes auprès de moi pour m'y arracher, je rêve de vous mort tandis que vous attendez bien vivant que je sorte du seul lieu où je peux aller sans vous, de la seule pensée que je peux faire hors vous, je rêve alors que vous, penché là regardant les yeux fermés, et moi de l'autre côté de vous allant sans savoir que je vais vraiment, marchant peut-être ou allongé au soleil fermant les yeux, incapable de savoir que je rêve, seulement au soleil allongé sans vous, je rêve mais je ne le sais pas, et dans ce rêve vous me regardez allongé au soleil sans que vous sachiez que je suis, là, à un mètre de vous, les yeux fermés, allongé au soleil librement de l'autre côté de vous, père, qui me regardez sans que je le sache, qui êtes mort pour moi », il suffisait de dire cela, simplement à votre père pour qu'il vous laisse, peut-être, et avec chance qu'il vous abandonne.

*Silence.*

LE PRÊTRE. —

*Simplement.*

Un mot de toi, encore un mot —

DÉLILA. —

*Elle le regarde toujours.*

Quel mot ?

Aidez-moi, mon Père.

Une fois encore, aidez-moi : quel mot ?

LE PRÊTRE. —

*Il s'avance vers elle.*

*Elle ne bouge pas.*

*Il s'avance vers elle encore.*

*Soudain, entrent en courant et riant Alma, Maria et Léna.*

*Léna porte dans ses mains les foulards des deux autres, qui la poursuivent en courant et riant, cheveux lâchés. Alma et Maria s'arrêtent net quand elles aperçoivent le Prêtre, Léna ne l'a pas vu et traverse – se trouve de l'autre côté quand enfin elle s'en rend compte.*

MARIA. —

*Elle baisse la tête.*

Ce n'est pas moi, mon Père.

ALMA. —

*Elle baisse la tête.*

Ce n'est pas moi non plus.

*Silence.*

*Toutes deux lentement se sont couvertes la tête de leurs mains et cherchent en vain évidemment à se cacher les cheveux.*

*Silence.*

*Un temps.*

LE PRÊTRE. —

*Avec douceur, à Léna.*

Récite-moi les mots, Léna, je t'en prie.

LÉNA. —

*Affolée, côté Jardin.*

Mon Père, je sais les mots.

Mon Père, je vous en prie. Pardonnez-moi.

MARIA. —

*La tête baissée, terrifiée, côté Cour.*

Ce n'est pas nous, mon Père.



ALMA. —

*La tête baissée, plus encore que terrifiée, côté Cour.*

Mon Dieu, non, s'il vous plaît.

LE PRÊTRE. —

*Avec douceur, il s'approche de Maria et Alma.*

Les mots, Léna, tu les sais.

MARIA. —

*Fait un pas en arrière – et saisit la main d'Alma.*

Elle les sait, mon Père.

*Silence, durant lesquels le Prêtre lentement a continué de s'approcher des deux jeunes filles, tandis que Délila rejoint, lentement aussi, Léna, à l'opposé.*

LÉNA. —

*Dans une grand respiration, elle récite, la voix neutre et lasse, de terreur, le visage baissé.*

« Je vous loue de ce que vous vous souvenez de moi à tous égards, et de ce que vous retenez mes instructions telles que je vous les ai données.

Toute femme, qui prie ou qui prophétise, la tête non voilée, fait honte à sa tête : c'est comme si elle était rasée.

Car si une femme n'est pas voilée, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or, s'il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, qu'elle se voile. »

*Silence.*

LE PRÊTRE. —

*Avec douceur, il s'est approché des deux jeunes filles aux cheveux lâchés.*

Poursuis.

LÉNA. —

*Elle récite, voix neutre, de terreur, le visage baissé.*

« L'homme ne doit pas se couvrir la tête, puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme.

En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme ;

et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme.

C'est pourquoi la femme, à cause des anges, doit avoir sur la tête une marque de l'autorité dont elle dépend. »

*Silence.*

LE PRÊTRE. —

*Avec douceur, il s'est approché des deux jeunes filles aux cheveux lâchés.*

Poursuis, je t'en prie, Léna.

LÉNA. —

*Elle récite, le visage baissé.*

« Jugez-en vous-mêmes : est-il convenable qu'une femme prie Dieu sans être voilée ? »

*Silence.*

« La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux,

mais que c'est une gloire pour la femme d'en porter, parce que la chevelure lui a été donnée comme voile pour s'en draper ?

Si quelqu'un se plaît à contester, nous n'avons pas cette habitude, non plus que les Églises de Dieu. »

LE PRÊTRE. —

*Avec même douceur et même lenteur, dos tourné à Léna.*

Dis-moi, Léna, dis-moi pourquoi, moi, je porte les cheveux longs ?

LÉNA. —

*Elle récite sur le même ton, neutre, le visage baissé.*

Car c'est notre déshonneur que vous portez.

LE PRÊTRE. —

Car c'est votre déshonneur que je porte.

Quel prix paient celles qui se dévoilent sous le Jour et en ma présence ?

*Silence. Long silence. Il continue de s'approcher, le dos tourné à Léna, en direction des deux jeunes filles aux cheveux lâchés.*

*Il hurle.*

Quel prix, s'il te plait, Léna, paient les filles qui se dévoilent sous le Jour et en ma présence, dis-moi ?

*Silence.*

*Léna, se met à genoux, le visage baissé.*

*Délila s'avance, récitera elle aussi, mais avec un léger sourire :*

DÉLILA. —

« D'avoir les cheveux coupés en public pendant le repas du soir, et de jeûner tout le jour suivant, et de demeurer à la Chapelle en adoration immobile jusqu'à la Levée suivante. »

LE PRÊTRE. —

*Reprend avec douceur de nouveau.*

« D'avoir les cheveux coupés », oui.

Je te remercie Délila, ce sera la dernière fois que je t'entendrai aujourd'hui.

« D'avoir les cheveux coupés ».

Léna, tu raseras les cheveux de Maria et d'Alma, ce soir.

*Silence.*

*Alma et Maria se mettent à leur tour à genoux, le visage baissé, et supplient en même temps.*

Mon Père je vous en supplie non c'était un jeu un simple jeu je vous  
en supplie mon Père non un simple jeu mon Père (*ad lib.*)

*Un temps.*

LE PRÊTRE. —

*À Léna.*

Maintenant, repens-toi.

LÉNA. —

*Elle se met à genoux, et récite, machinalement.*

« Ô Dieu ! tu connais ma folie, Et mes fautes ne te sont point  
cachées. »

*Un temps.*

« Que ceux qui espèrent en toi ne soient pas confus à cause de moi,  
Seigneur, Éternel des armées ! Que ceux qui te cherchent ne soient pas  
dans la honte à cause de moi, Dieu ! »

*Un temps.*

« Car c'est pour toi que je porte l'opprobre, Que la honte couvre  
mon visage ; »

*Un temps.*

« Je suis devenu une étrangère pour mes sœurs, Une inconnue pour les  
fils de ma mère. »

*Elle ne peut achever, s'effondre.*

LE PRÊTRE. —  
*À Léna.*

Poursuis !

*Elle reste immobile, étendue de tout son long.  
Délila dira les mots, en souriant, presque en chantant.*

DÉLILA. —

« Par l'effet de ma folie,  
Je suis courbée, abattue au dernier point ; Tout le jour je marche dans  
la tristesse.

Car un mal brûlant dévore mes entrailles, Et il n'y a rien de sain dans  
ma chair.

*Un temps.*

Je suis sans force, entièrement brisée ; Le trouble de mon coeur m'ar-  
rache des gémissements.

*Un temps.*

*Le sourire et le chant se crispe ; et c'est avec colère qu'elle achève.*

« Seigneur ! tous mes désirs sont devant toi, Et mes soupirs ne te  
sont point cachés.

Mon cœur est agité, ma force m'abandonne, Et la lumière de mes  
yeux n'est plus même avec moi.

Mes amis et mes connaissances s'éloignent de ma plaie, Et mes  
proches se tiennent à l'écart... »

*Délila s'est alors approchée de Léna, et à genoux, a posé la main sur elle – lui retire le fou-  
lard.*

LE PRÊTRE. —  
*À Léna.*

Poursuis, Léna !

Et toi, Délila, va t'en.

*Silence.*

Poursuis !

DÉLILA. —

*Les yeux posés sur Léna, elle dit, en lissant ses cheveux, comme une berceuse, et comme on parle à un très jeune enfant.*

« J'ai le visage, l'âme et le corps usés par le chagrin.

Ma vie se consume dans la douleur, Et mes années dans les soupirs ;  
Ma force est épuisée, Et mes os dépérissent. »

*En regardant maintenant le Prêtre.*

« Tous mes adversaires m'ont rendu un objet de honte, De grande honte pour mes voisins, et de terreur pour mes amis ; Ceux qui me voient dehors s'enfuient loin de moi.

Je suis oublié des cœurs comme un mort, Je suis comme un vase brisé.

J'apprends les mauvais propos de plusieurs, L'épouvante qui règne à l'entour, Quand ils se concertent ensemble contre moi : Ils complotent de m'ôter la vie. »

*Lentement, Léna se relève, aidée par Délila.*

*Silence*

*Délila poursuit – les yeux dans les yeux de Léna.*

« Mais souviens-toi de ton créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent et que les années s'approchent où tu diras : Je n'y prends point de plaisir ;

Avant que s'obscurcissent le soleil et la lumière, la lune et les étoiles, et que les nuages reviennent après la pluie,

Temps où les gardiens de la maison tremblent, où les hommes forts se courbent, où celles qui travaillent s'arrêtent parce qu'elles sont diminuées, où ceux qui regardent par les fenêtres sont obscurcis, »

LÉNA. —

La lune et les étoiles, je m'en souviens.

DÉLILA. —

« ... Où les deux battants de la porte se ferment sur la rue quand s'abaisse le bruit de la meule, où l'on se lève au chant de l'oiseau, où s'affaiblissent toutes les filles du chant,

Où l'on redoute ce qui est élevé, où l'on a des terreurs en chemin, où l'amandier fleurit, où la sauterelle devient pesante, et où la câpre n'a plus d'effet, car l'homme s'en va vers sa demeure éternelle, et les pleureurs parcourent les rues ;

Avant que le cordon d'argent se détache, que le vase d'or se brise, que le seau se rompe sur la source, et que la roue se casse sur la citerne... »

LÉNA. —

Je m'en souviens.

DÉLILA. —

« ... Avant que la poussière retourne à la terre, comme elle y était... »

LÉNA. —

Je m'en souviens.

*Un temps.*

*Lentement, Léna ôte le foulard de Délila, longue chevelure tombe aux épaules ; elles se tiennent la main.*

*Un temps.*

LE PRÊTRE. —

Sortez maintenant, c'est moi-même qui vous raserai.

LÉNA. —

Je me souviens aussi quand j'allais à la tombe de ma mère, les fleurs sauvages qu'on arrachait en chemin pour les déposer.

ALMA. —

Je veux bien m'en souvenir aussi.

LÉNA. —

Oui.

DÉLILA. —

Te souviens-tu du chemin au retour ?

LÉNA. —

Et de la couleur des pierres aussi.

DÉLILA. —

Et du nom sur la tombe ?

LÉNA. —

Non, je ne m'en souviens pas.

MARIA. —

Et du bruit des vagues ?

LE PRÊTRE. —

*Pour lui seul peut-être, sans colère.*

On reconnaît de loin les jeunes filles perdues à leur souvenir perdu.

DÉLILA. —

Et du feu dans la cheminée, l'odeur sur les vêtements ?

LÉNA. —

Oui.

ALMA. —

Je me souviens du feu aussi.

MARIA. —

Du bruit du feu dans la cheminée, je me souviens aussi.

LE PRÊTRE. —

*Avec douceur.*

Du feu sur vous toutes, malheureuses.

Et pitié sur moi.



*Il sort.  
Silence.*

LÉNA. —  
*Comme réveillée en sursaut.*

Oh, pauvres de nous !  
Pauvres de nous, Délila.

*Elle s'éloigne des autres, et tente d'ajuster son foulard sur ses cheveux. Renonce vite.*

DÉLILA. —  
*Elle s'approche d'elle, lui prend son foulard, lui ceint à la taille. La prend dans ses bras. Remet ensuite les deux foulards à Maria et Alma, leur ceint à la taille, les prend dans ses bras. Les trois jeunes filles s'allongent sur le sol, serrées entre elles.*

*Délila s'écarte et lentement, semble d'abord marcher, puis on réalise qu'elle danse, lentement, très lentement et de plus en plus vite, de plus en vite, jusqu'à l'épuisement, longuement. Sur sa danse la lumière se fait qui l'absorbe, elle s'effondre à son tour.*

## LE JOUR

Ce n'est rien : j'y suis ; j'y suis toujours.

Rimb.

*Bruits de pas, de foule derrière, la Promenade au loin.  
Les quatre jeunes filles, allongées, sont restées, ici – interdites de sortie. Foulards répandus,  
cheveux lâchés en désordre, elles dorment, éparpillées sur le sol.*

*Long silence.*

*En sursaut soudain, et dans un cri, toutes ensemble, elles se relèvent comme d'un cauchemar,  
très fort.*

*Reprennent leurs esprits.*

*Elles se relèvent, mais sans se voir, et lentement s'avancent au-devant, dans toutes les direc-  
tions, comme dans le noir : un pas après l'autre sur le point de trébucher.*

*Elles parleront comme si elles étaient seules évidemment, d'insomnie, les unes après les autres,  
une unité de souffle après l'autre, en alternance ; lumière forte et rasante au niveau des yeux, qui  
les éblouissent.*



DÉLILA.

J'avais mis en toi mon espérance, et tu t'es incliné vers moi, et tu as écouté mes cris au milieu des cris des autres autour, c'est pour quoi j'ai crié davantage jusqu'à recouvrir les cris des autres autour, puis j'ai entendu au loin tes pas, au loin tes pas qui s'éloignaient et j'ai crié davantage pour les éloigner davantage.

Tu ne désires ni sacrifice ni offrande, tu ne demandes ni holocauste ni victime expiatoire, et pourtant dans le bruit des pas que tu faisais sous tes pas, je savais bien que tu cherchais quelqu'un à sacrifier, qu'il pouvait prendre la forme de n'importe qui, que tu me cherchais, moi, en me fuyant, que tu me cherchais et que tu ne me trouveras jamais.

ALMA.

J'avais mis en toi mon espérance, et tu t'es incliné vers moi, et tu as écouté mes cris, et tu m'as giflé, j'ai encore sur la joue la marque de ta gifle alors je t'ai craché à la figure et je me suis retourné et j'ai couru et je me suis réfugié dans ses bras à lui, ses bras à lui et son corps à lui et je me suis engouffré dans son corps à lui pour m'y enfoncer longtemps.

Tu ne désires ni sacrifice ni offrande, tu ne demandes ni holocauste ni victime expiatoire, et pourtant tu as posé ta main sur mon ventre pour me l'arracher, tu m'as arraché ce qui grandissait dans mon ventre, ce qui dans mon corps devenait un corps, arraché, pour quelle raison ?

LÉNA.

J'avais mis en toi mon espérance, et tu t'es incliné vers moi, et tu as écouté mes cris, avec impatience, mais si je criais, c'était parce que tout était vide autour et qu'il fallait bien quelque chose pour remplir tout ce vide, et que tout manquait, dans ce vide, et qu'il fallait quelque chose pour le manque alors j'ai crié et le cri a rempli tout l'espace et m'a enveloppé et le cri a chassé le vide comme l'eau les saletés.

Tu ne désires ni sacrifice ni offrande, tu ne demandes ni holocauste ni victime expiatoire, et pourtant quand tu m'as vue crier et crier, tu as éteint ma voix et autour, rien que le vide de nouveau, le manque partout, partout, le manque.

MARIA.

J'avais mis en toi mon espérance, et tu t'es incliné vers moi, et tu as soufflé sur moi comme on souffle sur un insecte et j'ai senti ton haleine froide et sèche sur ma peau, froide surtout comme la nuit parfois peut être froide et sèche, alors j'ai regardé et il n'y avait rien autour que cette sécheresse froide et j'ai soufflé sur mes doigts et mon souffle était encore plus froid, j'ai laissé poussé tous mes cheveux sur moi pour me réchauffer et cela n'a pas suffi, cela ne suffira jamais.

Tu ne désires ni sacrifice ni offrande, tu ne demandes ni holocauste ni victime expiatoire, et pourtant je suis là, je suis encore là.

DÉLILA.

Je ne demande à l'Éternel qu'une chose : qu'il m'oublie dans le séjour des morts. Car celui qui meurt n'a plus ton souvenir : et qui te louera dans le séjour des morts ? C'est après cette longue marche, de toute cette vie passée à m'enfuir, que j'ai compris. Le lundi, je sautais dans le fleuve là où les eaux sont les plus profondes mais le courant m'a portée sur le rivage. Le mardi, je tendais une corde entre l'arbre et mon cou mais la corde a cassé. Le mercredi, j'ai enfoncé le couteau dans mon ventre et le ventre ne l'a pas reçu. Le jeudi, à pleine gorgée de poison que je crachais le vendredi. Le samedi je ne sais plus. Et le dimanche, jour du Seigneur, Éternel est son refuge et son nom, on m'emmenait ici.

ALMA.

Je ne demande à l'Éternel qu'une chose : qu'il me venge du sang et me redonne le corps de mon enfant. Car il venge le sang et se souvient des malheureux, et je veux pour le sang versé même part versée de sang. Des mois mon corps a fait grandir un corps dans mon corps, oh, des mois à porter et faire grandir ce corps jusqu'au jour de sa naissance, je l'ai su à cause des coups qu'il donnait dans mon corps ce jour-là, alors je me suis écarté de la maison et me suis étendu sur le sol, et j'ai sorti de moi, avec mes mains, le corps de mon enfant grandi dans mon corps, et à travers le sang je vois entre mes mains le corps mort de mon enfant que j'enterre, alors c'est les mains pleines de sang qu'on m'a traînée en sang ici.

LÉNA.

Je ne demande à l'Éternel qu'une chose : qu'il me donne des ailes et qu'il me donne du vent et qu'il souffle sur le vent et sous mes ailes et le reste, je m'en charge. Si j'avais les ailes de la colombe ou du corbeau ou du merle blanc ou pire, je m'envolerais sans doute et trouverais le repos, oui voici que je fuirais bien loin pour séjourner plus loin encore, loin des déserts dans les villes où sous les toits dormir et d'où voler de nouveau plus loin, jamais une nuit sous le même toit, et sentir le vent, et sentir sur la peau le vent aller moins vite que soi, et manger ce que je trouve et m'habiller des autres, et ne posséder rien que cela, le vol des perdrix, mais comment leur dire, quand il m'ont jetée ici.

MARIA.

Je ne demande à l'Éternel qu'une chose : qu'il me laisse en paix, ou qu'il me laisse en guerre, mais qu'il me laisse aller et venir et aller encore, qu'il me laisse manger quand j'ai faim et boire quand j'ai fini d'avoir faim et pour dormir toujours un verre d'eau près du lit, qu'il me laisse la terre et la mer, qu'il laisse à d'autres le ciel, mais qu'il me laisse les yeux et les mains et les jambes pour voir et aller et venir, qu'il me laisse aussi les bêtes sauvages et les herbes sauvages et tout ce qui est sauvage encore et que les villes engloutissent peu à peu, qu'il laisse en moi le sauvage des rêves, et surtout (oh surtout) la forme des flammes quand elles montent : qu'elles brûlent ceux qui m'ont prise et déposée ici.



DÉLILA.

Car les liens de la mort m'avaient environnée, et les liens du sépulcres m'avaient entourée, le lit que j'avais préparé pour moi, dans lequel je m'étais enveloppée, m'a été retiré, et j'ai laissé les draps défait de ma vie derrière moi, comment maintenant rejoindre ?  
Mon Dieu ! Rends-moi semblable au tourbillon,  
Et que je disparaisse.

ALMA.

Car si j'ai enterré mon enfant mort, moi seule sait où, c'est pour qu'il pousse, et il repoussera, et si j'ai arrosé la terre, là où je l'ai enterré, de tout le sang mêlé du sien et du mien, c'est pour cela, parce qu'on ne donne pas un enfant pour l'arracher ensuite, comment le comprendre ?  
Au chaume qu'emporte le vent,  
Et que je m'enfonce dans la terre.

LÉNA.

Car si je m'habillais des vêtements des autres, et si je mangeais ce que les autres mangeaient, et si je dormais sous le toit des autres, c'était simplement pour n'avoir rien à moi, et aller nue au milieu des autres sans qu'ils ne me voient, et ne sentir que le vent sans que le vent le sache, comment le sauraient-ils ?  
Au sable près des mers,  
Et que je traverse les murs.

MARIA.

Car je n'ai trouvé que cela pour dormir, pour m'endormir, sinon c'est impossible : faire danser les flammes sur les corps des autres quand je ferme les yeux, et les flammes appellent le sommeil, et le sommeil appelle la nuit à venir, et la nuit appelle le jour ensuite, oh sans les flammes sur les corps, comment dormir et comment rêver et comment ensuite me réveiller pour vivre ?  
Rends moi semblable au feu qui brûle la forêt, à la flamme qui embrase les montagnes.  
Et que je sois incapable de savoir du rêve ou du jour duquel je suis issue, mon Dieu.

DÉLILA.

Et que je disparaîsse sur une route ou ailleurs, et qu'on me pense devenue route, ou autre chose, bruits de pas dans le lointain, que je sois ce lointain – ici les murs sont comme du temps perdu à ne pas pouvoir le fuir et les portes sont comme une histoire que personne ne sait plus raconter ; moi j'ai tant voulu ne plus avoir cette vie dans ma bouche et que tout s'arrête, les cris dans ma tête et dans mes yeux les images qui hurlent et me disent : tu es ici pour les siècles des siècles, moi je veux que tout s'arrête maintenant et rien ne s'arrête jamais que les cris qui à l'aube deviennent des murs où on a emmuré quelque chose comme une histoire morte : oui comme un étang pleure le souvenir de la mer.

ALMA.

Et que je m'enfonce dans la terre : des mois j'ai porté en moi l'enfant, des mois à m'en brûler le corps du ventre au visage et du visage jusqu'aux mains, des mois le désir que je cachais, et son corps grandi dans mon corps grandi jusqu'à en crever, des mois à le cacher, à le bercer – ici la terre est de la poussière, et j'ai beau creuser avec mes doigts avec mes ongles j'ai beau avec ma bouche creuser je ne trouve rien, rien que de la poussière sous la poussière, et dans le givre du givre encore, le sang ne gèle pas, je le sais bien, alors je creuserai encore bien davantage et j'arracherai autant de sang que possible pour l'arroser : ici est sec comme est sec ce qui est sec, mais j'y trouverai un jour mon enfant.

LÉNA.

Et que je traverse les murs et que je sois nue désormais et plus nue que nue même – ici ne jamais l'être me tue plus que la mort et les insultes et les coups et les prières, la nuit habillée comme le jour et le jour habillée comme la nuit, lavée à grands seaux d'eau sur le corps habillée encore, ici rien à prendre à personne quand personne n'a rien pour lui, rien qu'une cage avec ses propres doigts comme barreaux et le corps des autres comme portes fermées ; moi je voudrais lentement la nuit me lever lentement et ôter ma chemise et aller dans les couloirs et être invisible, invisible des Sœurs et invisible des murs et des portes et traverser les murs et les portes et m'envoler du haut du mur le plus haut.

MARIA.

Et que je sois incapable de savoir du rêve ou du jour duquel je suis issue, cela me sauve, du miracle de n'être pas dehors et de celui d'être enfermée, je ne sais pas lequel me semble le plus incroyable mais je veux bien croire aux miracles puisque c'est la seule explication possible que j'ai trouvée pour comprendre pourquoi je suis ici celle qui est ici rêvant d'être dehors et dehors celle qui rêve qu'elle est ici ; je voudrais ne pas avoir à choisir entre la croyance du soir et celle du jour, comme on souffle sur les braises pour croire que la flamme peut traverser la flamme et dans la nuit briller comme du jour, tordre les corps comme ils danseraient – ici jamais on ne danse et chaque jour ressemble au jour suivant.



DÉLILA.

Alors je dis : Voici, je viens, avec le rouleau du livre écrit pour moi, et j'en avale à pleines bouchées les pages pour la faim et pour la soif.

Car des maux sans nombre m'entourent, ils sont plus nombreux que les cheveux de ma tête, et mon courage m'abandonne. Mais je n'ai pas besoin de mon courage, je le laisse là, sur le bord d'une route, j'en ai encore moins besoin que de toi, je continue sur cette route jusqu'à me perdre et cela m'a pris du temps.

Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau celui qui renonce et accepte de renoncer, et abandonne après son courage sa propre vie. Soyons la paille que le jour dissipe.

ALMA.

Alors je dis : Voici, je viens, avec le rouleau du livre écrit pour moi, mais je ne sais pas lire alors je suis du doigt les signes et je prononce des mots au hasard.

Car des maux sans nombre m'entourent, ils sont plus nombreux que les cheveux de ma tête, et mon courage m'abandonne. Mais non pas ma colère quand je pose la main sur mon ventre et que je le cherche encore, espérant qu'une pousse cachée en moi quelque part repousse et qu'il renaisse de moi, hors de ta vue.

Il est comme l'arbre planté près d'un courant d'eau celui que le courant va emporter aux premières pluies. Soyons comme de la pluie.

LÉNA.

Alors je dis : Voici, je viens, avec le rouleau du livre écrit pour moi, et je l'emporte avec moi et je le cache pour que personne ne le trouve jamais et personne ne le trouvera jamais.

Car des maux sans nombre m'entourent, ils sont plus nombreux que les cheveux de ma tête, et mon courage m'abandonne. Mais je n'ai pas abandonné mes ennemis, je sais leurs noms, chacun, je sais le prix payé pour savoir le nom, le prix qu'il m'a fallu pour abandonner mon propre nom, et j'attends l'heure où payer les dettes.

Il est comme l'arbre celui qui va être arraché par le vent. Soyons comme du vent.

MARIA.

Alors je dis : Voici, je viens, avec le rouleau du livre écrit pour moi et avec un crayon j'écris dans la marge ce que je veux écrire pour que tu me lises et que tu saches.

Car des maux sans nombre m'entourent, ils sont plus nombreux que les cheveux de ma tête, et mon courage m'abandonne. Mais j'ai encore la force de ne pas m'arracher les cheveux pour m'y draper et m'y réchauffer et me cacher des autres et me préserver du froid et la nuit m'en faire le refuge derrière lequel fabriquer les rêves pour le jour.

Il est comme l'arbre celui qui va tomber dans le feu. Soyons la cendre.

DÉLILA.

Dans mon sang, je voudrais maintenant descendre, oui, et en être exaucée.

Tu as levé pour moi ce refuge et tu as nommé refuge la prison où je ne peux ni vivre ni mourir. Éternel, c'est à toi que je crie. Je dis, tu es mon refuge et ce refuge ne console ni de la vie ni de la mort.

Mon partage sur la terre des vivants, quand je voudrais l'autre partage, et l'autre terre.

ALMA.

Dans le sang de mon enfant, j'ai baigné mes pieds, je voudrais maintenant m'en laver le visage

Tu as levé pour moi ce refuge, pourtant il y a tant de monde ici que je ne trouve nulle part abri ni refuge, mais des corps, des centaines de corps dans lesquels je ne peux ni m'enfouir ni m'enfoncer ni prendre repos.

Mon partage sur le rocher des fautes, quand je n'admets n'avoir commis que l'enfant et non la mort, sa vie et non la mort.

LÉNA.

Dans le sang des fleuves maintenant, je voudrais me couler, invisible, nue dans la nudité de la mer et de l'air et de tout ce qui est nu.

Tu as levé pour moi ce refuge, cet endroit vide, où l'on ne peut pas faire un seul pas sans se trouver ici, toujours ici, pas un seul pas sans buter sur le pas d'une autre, et demeurer toujours au même endroit.

Mon partage sur ce que j'ai pris, mais j'ai pris seulement ce que les autres ont pris à d'autres, alors je refuse le partage, et je refuse la peine.

MARIA.

Dans le sang rouge et noir des maisons, rouge comme la nuit quand on ferme les yeux, noir comme la nuit quand on ferme les yeux, je voudrais tremper mes lèvres maintenant.

Tu as levé pour moi ce refuge, moi qui ne demandais rien, ce refuge qui est tout sauf un refuge, à moi qui voulais seulement tout ce qui n'était pas un refuge mais le sauvage des choses.

Mon partage sur le partage du monde, vrai ou non, et que tout m'emporte, que tout m'emporte pour toujours.



*Puis silence et la lumière baisse pour se faire, plus neutre, qui les enveloppe.*

*Le Prêtre s'avance alors, songeur et mélancolique, passe au milieu d'elles et leur touche le sommet de la tête au passage – elles baissent la tête à l'imposition ; restent immobiles éparpillées ainsi.*

*Lui s'isole aussi, sur le devant, et songeur et mélancolique dira les mots du songe et de la mélancolie.*

LE PRÊTRE. —

Ce sont des filles du vent, des filles perdues, et de la poursuite du vent, des filles qui sont là comme le vent, perdues pour la même raison que le vent qui est là comme le vent est là, pour lui-même et pour le caprice du temps.

J'ai appliqué mon cœur et toute ma vie à refuser de connaître le vent et le sens du vent ; j'ai appliqué mon cœur et toute ma vie à connaître le cœur des filles et leur vie et leur faute, mais j'ai compris que cela aussi c'est la poursuite du vent.

Le soleil se lève, le soleil se couche ; il souffle à perte de vue et respire et regarde le lieu d'où il se lève de nouveau et s'en éloigne – à perte de vue le vent se lève, le vent se recouche ; il souffle et respire vers le nord, tourne encore et vers le sud retombe, et recommence.

J'ai appliqué mon cœur toute ma vie vers la folie pour la reconnaître et je m'y suis attaché, comme à un poteau, et pendant le nombre des jours de ma vie j'ai recommencé ma vie attaché à reconnaître la folie. Chaque jour que Dieu fait – et il en fait un par jour –, j'ai regardé la folie repousser comme du vent mauvais à la surface de la terre et de la peau blanche des jeunes filles perdues : et je me suis levé entre la terre et le vent.

J'ai pris cette maison en ruine et j'ai relevé les pierres tombées, j'ai formé le mur d'enceinte de mes mains et j'ai levé ce mur avec les mains des filles perdues qu'on m'avait données pour les maintenir de ce côté du mur d'enceinte, de ce côté du vent où le vent ne passe pas, et j'ai planté

des vignes, et j'ai planté des arbres, j'ai planté un cimetière aussi et j'y ai enterré les filles pour continuer de les protéger du vent, j'ai fait creuser l'étang, j'ai fait pousser des arbres comme des murs d'enceinte à cause du vent. Puis j'ai regardé tout ce que j'avais levé, les murs comme les arbres et les pierres sur la terre du cimetière, et les filles – le vent ne venait pas jusque là, mais on entendait le vent encore.

J'ai dit en mon cœur – c'est la poursuite du vent que de cesser de poursuivre le vent. Ensuite, j'ai dit en mon cœur : s'il faut poursuivre le vent, que cela soit fait contre le vent.

J'ai regardé les filles et j'ai pris pitié d'elle et de leur folie et du vent qui criait au lointain quelque chose comme le vent.

J'ai travaillé pour le vent, à cause de la gloire du vent, et à cause du lointain du vent.

Tous les jours, on m'amène une fille ici qui s'est perdue et je les appelle les filles du vent, si je les appelle les filles du vent c'est à cause de cela, qu'elles viennent comme du vent, du lointain et dans les cris du vent, qu'elles poussent des cris pour ne pas être là, et c'est ma tâche, je l'accomplis, je leur apprend le silence, je reçois ici la fille qui ne veut pas être ici et je m'y attache en attachant à elle le silence ; je m'attache à reconnaître la folie dans les yeux et le cœur des filles.

Je sais bien que la folie ne cessera pas, qu'elle est du vent à la surface de la terre. Je m'attache à lever des murs dans le cœur des filles pour que le vent demeure dans le lointain et qu'il crie au loin le lointain où il demeure, la nuit qui n'appartient pas à la terre, le vent qui dans la nuit peut bien passer sans rien nous concerner. Je m'attache à repousser la folie des filles dans ces endroits de ténèbres qui sont les leurs, les rêves qu'elles font pour faire passer la folie. Les ténèbres leur appartiennent ; dans la lumière, les murs arrêtent le vent et la folie : cela concerne tout ce qui passe dans le jour, au près du ciel, tandis que la nuit passe avec le vent qui passe et crie dans le lointain.

Les ténèbres sont pour elles et la folie.

Moi je reçois chaque jour les filles ici pour que dans la lumière le mur levé en elles arrête la folie. Moi je suis ici pour les confier à leurs ténèbres, afin qu'elles se confient à moi, sous la lumière, qu'elles s'y perdent.

Il est dit « Celui qui observe le vent ne sèmera pas ; et celui qui regarde les nuages ne moissonnera pas » – et pourtant, je sais bien moi qu'il faut connaître le vent et apprendre à l'observer pour savoir où lever les murs qui l'arrêteront, pour savoir dans quelle partie du monde le vent ne passe pas et savoir où dans le cœur des filles il passe, et semer là où il faut, afin que dans le cœur de ces filles les semences puissent germer ; je sais bien moi qu'il faut savoir les nuages, savoir là où passent les nuages et là où ils ne passent jamais afin d'y moissonner hors du chemin du vent.

Il est dit aussi : « La lumière est douce, et il est agréable aux yeux de voir le soleil. » – et pourtant, j'ai appliqué toute ma vie à voir le soleil et je perds peu à peu la vue, chaque jour que Dieu fait, la lumière me revient plus faible et plus opaque, plus lente peut-être, plus blanche, et le vent au lointain, je l'entends chaque jour plus fort à mesure que la vue me quitte.

Il est dit encore : « Si un homme vit beaucoup d'années, qu'il se réjouisse pendant toutes ces années, et qu'il pense aux jours de ténèbres qui seront nombreux. » – et pourtant, je me réjouis quand je pense aux jours de ténèbres nombreux qui passent pendant les nuits ici, dans les cœurs des filles tandis qu'elles dorment et que la folie tranquillement lâchée sur elle les ravage.

Il est dit enfin « Les paroles des sages sont comme des clous plantés » – et j'y pense toujours à l'instant où je plante les clous dans les cercueils des filles, où quand je regarde dans leur cœur et que j'y verse mes paroles destinées à lever les murs contre le vent.

Chaque fille ici est là pour être ici, je l'ai appris — et j'ai appris qu'elles ne sont pas perdues mais qu'elles se sont perdues. Chaque fille ici est là pour avoir commis leur vie, dans la perte, de l'avoir perdue dehors, laissé passer entre le soleil et leur cœur le vent soufflé de la nuit ; chaque fille est là parce qu'elles sont signe du vent et vent lui-même, perte, folie, trace du vent dans la vie et il est inacceptable aux hommes de tenir le vent parmi eux, qui pourrait tout emporter, avaler ce qu'ils ont bâti, les maisons et les vies, les corps eux-mêmes que le vent pourrait renverser. Chaque fille ici est signe et trace du vent perdu, et sa menace ; signe du lointain qu'il faut garder au loin, et c'est ici.

Je suis le Gardien du lointain. Longtemps j'ai cru dresser un mur entre la folie et ici, retrouver ce qui a été perdu, mais je sais maintenant que c'est ici que j'ai mené le vent et le vent ici poursuit sa tâche de vent, qu'il ne perd pas la route mais la prolonge. Je suis Gardien des villes là-bas, pour les préserver du vent que j'ai porté dans ces murs — que j'ai cru lever pour les préserver du vent dans le lointain. Maintenant que je sais le lointain ici, entre ces murs, j'accomplis ma tâche de vivant dans ces ténèbres : je regarde la folie se répandre comme un sac éventré que je recouds dans les ténèbres et je m'y brûle les yeux.

Je me brûle les yeux à regarder la douceur du soleil en face et je me brûle les yeux pour appliquer mon cœur à reconnaître la folie : je me brûle les yeux à voir de mes yeux le lointain d'ici, qui est autour de moi ce qui est ici signe du vent frappé contre mes yeux. J'ai laissé pousser mes cheveux pour la honte et mes cheveux blanchissent, couleur du vent et du soleil, pour une gloire que j'ignore, et si mes cheveux blanchissent c'est dans l'approche des ténèbres, à mesure que je perds la vue — ô blancheurs des ténèbres, du vent et du soleil.

Ces sont les filles du vent qui ont commis la vie et qui viennent ici pour que je lève les murs et toujours le vent pourtant dans le lointain qui n'est pas le lointain, seulement les échos levés comme des murs, ici, autour de moi, qui viennent frapper sur les parois des murs, frapper et

frapper encore de tout leur poids d'échos levés, et je suis là, ici, le Gardien du lointain et du vent, où je regarde chaque jour le soleil pour le voir, et chaque jour le soleil blanchit à mes yeux.

J'écoute dans le lointain le vent – et je ne sais pas si c'est le vent dans le lointain ou l'écho du vent ici qui vient, frapper et frapper. Impossible de dormir, qui le pourrait, dans les coups frappés sur les murs, alors je veille, je veille la nuit pour que la nuit se relève et je veille le jour pour repousser loin de lui les ténèbres, je forme un mur de mon corps entre la nuit et le jour, entre le vent battu dans les cheveux et la peau blanche des jeunes filles ; à force, de quel côté du jour et de la nuit je suis, du vent et des filles, de la folie non, je ne sais plus.

Regarder le soleil me rend incapable de regarder le soleil bientôt, et veiller m'épuise et me rend incapable de veiller et de dormir aussi je suis incapable à cause du lointain – je suis ici le Gardien de cela ; folie.

Les filles, ce sont des filles du vent, et je suis le Gardien des filles perdues et du vent qui les emporte. J'approche chaque nuit d'elles et chaque nuit elles s'enfoncent dans leurs ténèbres.

Chaque jour on m'amène ici une fille nouvelle, avec des cris nouveaux et des rêves de ténèbres nouveaux, des crimes nouveaux qu'elles ont commis au milieu des villes, cris et rêves et crimes qui terrifient les hommes ; ceux qui ont eu la force de les emmener ici avant d'être renversés par elles poussent un soupir de soulagement, les autres crient dans le lointain avec le vent pour les appeler auprès d'eux.

Je serai le Gardien de cela aussi, un jour, quand je ne verrai plus rien du jour que sa blancheur mate et sans forme, quand, en plein jour j'avancerai à l'aveugle et me perdrai.

En attendant, je suis le Gardien ici de celles qu'on m'amène, ici, et qui sont filles du vent, perdues pour toujours.



*La lumière a tourné très lentement jusqu'à ces derniers mots, où rasante, elle ne laisse qu'halos lointains de soir ; la dernière phrase, il l'a lâché en partant, et les derniers mots ont été prononcés en son absence.*

*Restent les filles debout, visage baissé, éparpillées, immobiles.*

LE SOIR

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur.

Rimb.

*Sur les visages la lumière tendre et rasante du soir, les derniers feux.  
Elles sont toutes éparpillées, debout, et comme par désœuvrement, commencent chacune à  
marcher en tous sens, à se tordre les mains et le visage – toutes, sauf Déléila, immobile au milieu.*

MARIA. —

C'est bientôt maintenant.

Bientôt le soir, n'est-ce pas ?

ALMA. —

C'est maintenant, le soir : tu n'entends pas ? Tu n'entends pas les  
bruits ? C'est de ta faute, c'est de votre faute.

*Silence.*

LÉNA. —

Qu'allons nous faire ?

*Silence.*

MARIA. —

Je ne veux pas. Je ne veux pas les Chapitres, et l'Adoration, et les ci-  
seaux sur la nuque, et le froid sur le visage et le crâne.

LÉNA. —

Qu'est-ce qu'on peut y faire maintenant ?

ALMA. —

Il paraît que les cheveux repoussent mieux ensuite.

MARIA. —

*Répète sans y croire.*

Je ne veux pas.

*Silence.*

DÉLILA. —

Qui d'entre vous sait tresser les cheveux ?

*Silence.*

MARIA. —

Je connais mille manière de tresser et lisser et coiffer.

DÉLILA. —

*Riant.*

Alors je veux que tu me tresses les cheveux de la mille et unième manière que tu sais, viens !

*Elle prend Maria par la main dans une grande joie d'enfant, la fait asseoir et se met à genoux au-devant, dos à elle, en riant.*

MARIA. —

Je ne comprends pas, pourquoi ?

DÉLILA. —

*Dure.*

Que le cheveu tombe d'un seul coup, tout ensemble ; qu'on lui ôte cette joie-là au moins : allez, fais-le.

*Comme pour elle-même, plus dure encore.*

Allez, et que nous soyons magnifiques.

*Maria hésite encore ; prend ses cheveux par poignées, les lisse ; puis commence lentement, comme précieusement, à tresser les cheveux de Délila.*

LÉNA. —

Maria, ensuite, tu voudras bien, pour moi ?

ALMA. —

Il paraît que les cheveux poussent plus fort après, plus long, plus vite.

MARIA. —

Je pense déjà aux regards des filles sur nous.

LÉNA. —

Des Sœurs.

MARIA. —

Les Salopes.

Je pense au froid dehors, le vent sur nous.

DÉLILA. —

*Dure.*

Pensez au moins qu'on sera sans foulard.

*Silence.*

LÉNA. —

Ce qu'il faudrait, c'est des tresses enroulées les unes dans les autres, qu'il ne puisse pas couper, comme des nœuds noués dans des nœuds, des nœuds de marin.

MARIA. —

*Elle s'arrête.*

Je ne sais pas faire. Je ne sais pas.

Moi, je n'ai jamais vu la mer, comment savoir ?

LÉNA. —

Si je te raconte la mer, tu le ferais.

MARIA. —

Oui.

*Bruits soudain d'agitation tout près.*

*Elles se retournent toutes vers le bruit, à l'extérieur.*

*Cour, la lumière continue de se répandre, faiblement, de descendre le long du plateau.*

ALMA. —

Les Chapitres. Bientôt, ils viendront, et les Sœurs.

DÉLILA. —

Vite, Léna, raconte-nous, n'oublie rien ; apprends nous les tresses de marins : raconte-nous et surtout n'oublie rien.

*Pendant le récit de Léna, Maria nouera majestueusement les cheveux de Délila, puis Délila se lèvera pour s'asseoir derrière elle et lui nouer les cheveux tandis que Maria nouera ceux d'Alma, avant qu'Alma finalement noue ceux de Léna qui achèvera son récit au moment où Alma achèvera ses cheveux.*

LÉNA. —

C'est loin, il faut prendre la route qui descend après le dernier champ, et c'est encore plus loin, le soleil dans les yeux, la route est droite, si droite, infiniment droite vers l'ouest, non elle n'en finit pas, et puis, il y a quelques virages alors tu sais bien que c'est là que tout va finir, que la route ne tourne pas pour rien, qu'elle allonge la route un peu pour ralentir comme du désir, elle s'enfonce aussi, elle descend, elle plonge déjà et tu sais bien, sans l'avoir vue jamais, que c'est là qu'elle est, et seulement là ; ensuite, il y a un autre virage qui se dresse puis plonge davantage, et tu sais que la route termine là, que là ensuite c'est autre chose, que c'est le contraire de la route qui commence.

C'est immense d'abord, tu ne sais pas où regarder, alors tu regardes, tu ne peux pas faire autre chose, ni autrement, que de regarder comme tu regarderais quelque chose sans savoir où regarder : et c'est cela que tu fais, longtemps.

Tu te tais, aussi, parce que tu ne peux pas parler, puisque tu regardes ; c'est partout, c'est là partout et jusqu'où ton regard peut porter, c'est même plus loin.

Tu ne sais pas si c'est quelque chose qui commence ou finit, tu ne sais pas, tu ne le sauras jamais et si ce que tu vois t'appartient ou non, si les autres le voient aussi, tu ne sauras pas ; c'est plus grand que le ciel et

d'ailleurs là où le ciel touche la mer, la mer continue, tu le sais mais tu ne peux pas le voir : c'est la seule chose que tu peux savoir, et cela aussi tu ne l'avais jamais vue : ce que tu ne peux pas voir est encore de la mer, c'est de l'autre côté de toi, immense.

Le ciel commence sitôt que tu tends les bras, tu le savais déjà, mais la mer continue après, alors tu comprends peu à peu que le ciel est déjà de la mer, et tu continues de regarder à cause de cela, parce que tu sais d'où vient le ciel depuis tout ce temps, et qu'il est là aussi ; que tu es une part de tout cela.

Le bruit, c'est comme de la pluie, en plus immense, mais parce qu'il ne tombe pas, vient plutôt, et parce que tu vas vers lui aussi, ce bruit est comme pour le ciel quelque chose de la pluie et ce qui l'emporte. C'est tout à la fois comme du bruit qui monte ensemble et c'est chaque vague seule qui fait entendre son bruit qui est le sien, tout différent de celui de la vague qu'elle précède, ou va suivre, mais c'est le même bruit de vague comme de ce qui ne cesse pas d'arriver, depuis l'autre bout de la mer où peut-être la mer se jette.

Tu rêves d'abord à l'endroit où naît la vague, et pourquoi cela meurt ici où tu avances, c'est inexplicable, et pourquoi la mer ne monte pas davantage, tu penses à la mer au milieu de la mer, et au bruit des vagues qui ne déferlent pas, mais naissent, dans un craquement de mer peut-être, tu penses à cela longtemps tandis que tu avances vers elle, sur de la poussière fine comme de l'or, brillante comme de l'or, brûlante.

Enfin tu touches l'eau et alors tu sais que tu es reliée à l'endroit où de l'autre côté la mer s'arrête aussi, tu penses à celui qui plonge à ce moment même les pieds comme toi de l'autre côté de la mer, et combien tu es reliée à lui, et puisque tu sais que la mer fait le tour de ce monde, tu sais combien tu es de l'autre côté aussi, que tu es au bord du monde, que peut-être tu es le bord du monde, toi seule tu es, oui, ce qui est le bord du monde, et c'est à cause de cela que tu sais où tu es et que le monde

est cette chose qui commence après toi, qui finit avec toi et recommence devant toi.

Tu as les pieds plongés dans l'eau qui t'entoure, et c'est soudain alors que tu es reliée à l'autre bout du monde où l'eau rejoint d'autres terres, tu es ce qui relie cette terre-ci à l'autre, tu es dans la même eau que le monde relié par elle, tu le sais alors, que ton corps est ailleurs, que si tu remues les pieds là-bas, la vague fera le bruit qui sera le tien, celui qui viendra se confondre avec le bruit immense de la mer autour, comme la mer vient mordre dans la terre qui la mord — tu le sais, tu sais tout cela si fort, et tu ne sais plus que cela, tu es celle qui possède ce savoir-là.

On t'avait parlé des étoiles, comme la lumière qui vient sur ton visage est née depuis des siècles dans les étoiles, et qu'elle prend le temps de venir jusque sur ton visage pour que tu la vois — ici la mer est tout cela, quand tu avances vers elle et crée les vagues, c'est pour les lancer jusque de l'autre côté de toi, vers d'autres terres dont tu ignores le nom, mais que tu fais surgir de la mer, des vagues qui arriveront plus tard, et c'est ainsi que tu fabriques du temps, de l'avenir qui deviendra ailleurs du présent battu aux chevilles de celui qui comme toi mais de l'autre côté de toi regarde la mer, tu sais cela aussi, surtout.

Tu sais une dernière chose qui te sauvera pour toujours : que la mer ne commence ni ne finit, qu'au bord du monde où tu es, il n'y a pas le commencement du monde et de l'autre côté sa fin, puisque de l'autre côté où la mer vient battre, c'est de la même manière, les vagues venant du ciel et de l'horizon comme devant toi, ces vagues qui déferlent ; tu rêves de l'endroit où la mer se départage, où le pli du monde se forme pour rejeter d'un côté les vagues par là, et de l'autre les vagues par ici, tu rêves un peu et tu te dis que cet endroit existe peut-être dans les rêves seulement, et que tu n'oublieras pas cette pensée maintenant que tu l'as formée, et qu'elle est à toi, que tu ne la diras jamais, que c'est un secret que tu as arraché au monde pour lui appartenir, c'est pourquoi tu te tais encore.

Tu penses alors : c'est le seul endroit du monde où aller, l'autre côté de la mer — oui, tu y penses à chaque seconde désormais que tu l'as vu, dans les maisons ou les forêts, dans les prisons les chambres les cimetières, toujours, cet endroit en toi qui existe et où aller, l'autre côté de la mer ; oh tu sais bien qu'il y a des endroits du monde conçu pour rendre impossible ce désir, un jour tu comprends que le monde des hommes est cette chose bâtie pour cette raison même qu'elle interdit la mer, que le monde des hommes est conçu ainsi comme cette prison, ce cimetière, pour cette raison seule oui que la mer existe, et parce que c'est inacceptable pour eux ; toi tu formes ce désir et tu le serres dans ton poing jusqu'au sang.

Tu craches dans la mer pour sceller le serment. Ensuite tu plonges le corps jusqu'au front dans l'eau pour le boire et qu'il n'en reste rien. Tu prends une pierre au fond de l'eau, et tu te coupe l'avant-bras, une petite entaille, à peine de quoi faire perler trois gouttes de sang, tu regardes le sang se mélanger à l'eau, et tu plonges le bras dans la mer, le sel sur la plaie est une douleur que tu ignorais, que tu n'éprouveras plus, qui scelle de nouveau le désir comme pour mieux lui appartenir.

Tu avances dans l'eau longtemps, tu ne sais pas nager et la moindre vague pourrait t'emporter, cette peur est aussi grande que la mer, tu mesures le désir de la vie à cette peur, tu la découvres plus immense encore, tu l'ignorais alors tu avances encore. Tu avances sur la pointe des pieds du monde, jusqu'à l'endroit où la pente du monde glisse jusque dans les profondeurs où tu ne pourras plus le voir, c'est là que tu t'arrêtes, la nuque en arrière, les cheveux autour de toi, le regard touchant le ciel, pleurant à cause du soleil, à cause du sel sur la plaie, à cause de cette extrémité du monde que tu éprouves de tout ton corps, des pieds à la pointe des cheveux, et tu restes ici, en déséquilibre sur le déséquilibre du monde, sautillant légèrement, sans d'autre pensée que celle-ci : d'en haut, on ne verrait que tes yeux dépasser du monde pour le regarder.

Tu restes là comme pour toujours avant de revenir.



Quand tu reviens, tu regardes encore longtemps la mer, cette fois du côté du rivage, respirer, inspirer, aller et venir sur elle-même, comme du désir oui ; et tu ne diras rien quand on te demandera d'où vient la blessure sur l'avant-bras, tu serreras fort les lèvres, et plus fort encore pour ne pas insulter.

Chaque jour ensuite, la mer comme cela en toi pour te sauver. Non pas à cause de la mer, ou de l'eau seulement, mais pour la soif et le secret. Quand on lève des murs autour de toi, tu sais la mer battre quelque part jusqu'aux pieds de ces murs, alors tu sais que le mur n'est que cela : quelque chose qui t'en sépare.

Tu possèdes maintenant cette image : un bloc autour duquel on a dressé des murs, à gauche, à droite, devant et derrière toi, on a accroché des lumières au plafond, il y a des chaises pour s'asseoir, des allées pour marcher, il y a des lits pour dormir, des cellules et des chapelles, des cimetières, et là toute la foule des gens assemblés pour regarder, qui te regardent, attendent que cela passe, le temps, certains s'endorment, certains veillent ceux qui s'endorment et cela suffit pour répartir les hommes — toi, tu possèdes cette image que plus loin quelque chose bat une respiration où aller, l'autre côté du monde relié à l'endroit où tu poses tes pieds, que tes pieds sont ce qui relie cet endroit du monde à l'autre que tu ne vois pas, qu'enfin tu peux te mêler à cela entièrement, oui : cette image et cette pensée : que tu es une part de cela.

*Silence.*

*Les quatre jeunes filles demeurent ainsi, assises les unes derrière les autres, cheveux noués, tresses au sommet du visage noués, dans la lumière qui faiblit mais résiste.*

*Délila se lève, fait quelques pas à l'écart du groupe.*

DÉLILA. —

*Comme pour elle-même.*

Ce qu'il faudrait, c'est au moment où il tend les ciseaux sur le crâne, y placer la gorge. Et garder les yeux ouverts longtemps, même après, sur

lui, et à travers les flots, cracher sur lui tout ce qui reste, les yeux ouverts et regarder son visage ruisselant de mon corps, rouge, longtemps, même après, et que ce soit lui qui ferme nos yeux, de honte.

ALMA. —

*Se lève à son tour.*

Ce qu'il faudrait plutôt, c'est lui prendre les ciseaux des mains, et le faire soi-même, vite et bien, à ras mais pas trop ; il paraît que cela pousse plus vite, et mieux, et plus long après. Et comme pour les orties, retenir sa respiration : penser à autre chose vite.

MARIA. —

*Se lève à son tour.*

Oui, ce qu'il faudrait, c'est penser à la mer, c'est éviter de pleurer et penser aux orages, aux inondations, les grandes crues, penser à des cascades, des rideaux de pluies, le bruit qui frappe le sol, la mer, les gens dans les rues qui courent autour alors qu'on reste les paumes levées pour sentir battre la mer, les orages, les inondations, les grandes crues, penser aux orages et en fermant les yeux ne rien entendre ni sentir, sauf cela.

LÉNA. —

*Se lève à son tour.*

Ce qu'il faudrait plutôt, c'est le bruit des orages lui-même : c'est quand l'une de nous est entre ses mains, que toutes regardent vers elle, et les filles et les Sœurs, que les autres, oui, s'approchent des cuisines et ouvrent tous les robinets, en même temps et fort, pour donner du courage, et recouvrir le bruit des ciseaux par les hautes mers les vagues des plus hautes mer,

*Très vite, tournant autour des autres jeunes filles.*

MARIA. —

Par les hautes mers et les fenêtres qu'on casserait et qu'on crierait même pour recouvrir le bruit des eaux et des vitres brisées et que personne ne sache d'où cela vient, l'eau qui coule qui déborde, les orages les

vitres le sang sur les mains et sous les pieds et tout qui se mélange et les cris et les cris,

*Plus vite encore, tournant, et plus fort.*

DÉLILA. —

Et les cris qui se mélangent avec les vitres et le bruit de l'eau partout le bruit de l'eau les orages,

*Plus vite encore et tournant et plus fort.*

ALMA. —

le bruit de l'eau les orages et des vitres et des casseroles et des chaises renversées et aussi avec les ongles sur les peaux des Sœurs et qu'on crierait en courant et qu'on lui lancerait les chaises sur les chaises et sur les fenêtres hautes,

*Plus vite encore et tournant et plus fort.*

LÉNA. —

sur les fenêtres qui tomberait sur tous et du verre et qu'on mélangerait avec l'eau et les cheveux et le sang des bras et des jambes et des Sœurs et qu'on danserait là-dessus comme autour d'un feu,

*Plus vite encore et tournant et plus fort et hurlant maintenant, de joie.*

MARIA. —

d'un feu d'un feu d'un feu oui qu'on allumerait avec les allumettes que j'ai prises hier et qu'on ferait danser lui aussi d'une table à l'autre et sur les rideaux le feu et sur les portes le feu et sur tout et tous le feu et qu'on passerait à travers et qu'on partirait dans le feu, et

*Silence soudain, et immobilité, et terreur.*

*Un temps comme on reprend son souffle.*

DÉLILA. —

Qu'as-tu dit ?

*Vite.*

MARIA. —

Rien.

DÉLILA. —

Oh Maria, qu'as-tu dit ?

*Silence, et terreur.*

ALMA. —

Tu as dit quelque chose.

MARIA. —

Non, rien, c'est vous.

LÉNA. —

Non, tu l'as dit.

*Silence.*

DÉLILA. —

Tu l'as dit.

MARIA. —

Je n'ai rien dit, j'ai répété le feu, c'est vous d'abord les orages et le feu, moi, j'ai répété seulement, j'ai dit : oui, le feu.

DÉLILA. —

Tu les as ?

MARIA. —

J'en suis pleine, d'images et dans la tête, et dans mes prières aussi, et chaque midi, je pense : le feu est ma prière, je suis pleine de cela, mais c'est vous, ce soir.

DÉLILA. —

Tu as ces allumettes ? Tu as parlé d'allumettes.

MARIA. —

*Doucement.*

Oui.

LÉNA. —

Oui.

DÉLILA. —

Donne-les moi.

MARIA. —

Je te les donnerai.

ALMA. —

*Douce.*

Emmenez-moi avec vous, je vous en supplie, ou je vous dénonce, je vous tue.

DÉLILA. —

Venez.

*Elles viennent.*

Ce soir, il ne fera pas nuit avant qu'on le dise, je vous le promets ; ce soir est le dernier soir, ce soir pour une fois et pour toujours — ne dites rien, à personne, levez la tête, suivez-moi, restez avec moi, tout à l'heure, quand viendra l'heure, cherchez des yeux les fenêtres et quand tout commencera, le feu et les hurlements dans le feu, oui quand les portes seront brisées et qu'il faudra courir, cherchez le ciel et courez, passez les portes, franchissez les murs, courez sans vous retourner jamais et jusqu'à la mer s'il le faut, n'attendez personne, n'emportez rien, courez de plus en plus vite, criez s'il le faut quand il faudra courir, il n'y aura de la vie que cela qui comptera, courir plus vite encore que jamais, et quand vous serez trop épuisées pour courir, courez encore et plus vite, et alors,

seulement quand il n'y aura autour de vous plus personne ou la mer,  
cherchez un arbre derrière lequel vous allonger, où regarder le ciel et  
vous enfuir plus loin encore.

*Elles se rapprochent.*

*Délila dira ensuite les mots doucement en serrant dans ses bras les jeunes filles les unes après  
les autres.*

« Par les vents qui éparpillent !  
Par les porteurs de fardeaux !  
Par les glisseurs agiles !  
Par les distributeurs selon l'ordre !  
Ce qui vous est promis est certainement vrai.  
Et la Rétribution arrivera, oui.  
Par le ciel aux voies parfaitement tracées !  
Maudits soient les menteurs,  
qu'ils soient plongés dans la torpeur.  
Oh, ils demandent :  
“ À quand le jour de la Rétribution ? ”  
Nous répondons :  
Le jour où ils seront éprouvés au Feu.

*Silence.*

*Elles sortent.*

*Délila seule, demeure.*

« Les pieux seront dans des Jardins et parmi des sources,  
recevant ce qui leur aura été donné.  
Car ils ont été auparavant des bienfaisants :  
Ils dormaient peu, la nuit,  
et aux dernières heures de la nuit ils imploraient le pardon ;  
et dans leurs biens, il y avait un droit au mendiant et au faible. »

*Silence*

Il y a sur terre des preuves pour ceux qui croient avec certitude ;  
ainsi qu'en eux-mêmes. »

*Silence.*

Ainsi qu'en eux-mêmes.

*Elle s'éloigne en répétant cette phrase dans le noir qu'il fait peu à peu.*

*Dans ce noir progressif, très lent, et dans l'éloignement de Déléila, des bruits d'abord faibles de piétinement et de foule, un bruissement sourd, et puis un rythme musical, saccadé, joyeux, des éclats loin qui s'approchent et s'amplifient et deviennent un battement, un fracas harmonieux fait de bris de verre et de chaises renversées qui forment comme un orchestre de bruits concertés ; par-dessus ces bruits répondus en échos se lèvent ce qu'on ne perçoit pas d'abord mais qui semble bien, au fur et à mesure, oui, du feu et du vent mêlés, ce qu'on pourrait croire du moins comme du vent ou du feu, comme du souffle, sans qu'on sache lequel du vent ou du feu agit sur l'autre, et si le feu attise le vent ou le vent le feu, quelque chose qui emporte l'un et l'autre jusqu'à envelopper tout, à recouvrir tout, à croître et prospérer sur tout, et jusqu'à ce qu'on n'entende plus que ce souffle de vent et de feu.*

*Et sur tout cela, ou avec tout cela, traversé par les fracas, soudain la voix du Prêtre est née au milieu des bruits, les mots du Prêtre sans qu'on le voit, voix sonorisée qui murmure mais qu'on entend fort par dessus tout le fracas de bruit, mots qui s'arrêtent dans le souffle du vent et du feu, et qui disent avec tendresse :*

« Le premier ange sonna de la trompette. Et il y eut de la grêle et du feu mêlés de sang, qui furent jetés sur la terre ; et le tiers de la terre fut brûlé, et le tiers des arbres fut brûlé, et toute herbe verte fut brûlée.

Le second ange sonna de la trompette. Et quelque chose comme une grande montagne embrasée par le feu fut jeté dans la mer ; et le tiers de la mer devint du sang, et le tiers des créatures qui étaient dans la mer et qui avaient vie mourut, et le tiers des navires périt.

Le troisième ange sonna de la trompette. Et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme un flambeau ; et elle tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources des eaux.

Le nom de cette étoile est Absinthe; et le tiers des eaux fut changé en absinthe, et beaucoup d'hommes moururent par les eaux, parce qu'elles étaient devenues amères.

Le quatrième ange sonna de la trompette. Et le tiers du soleil fut frappé, et le tiers de la lune, et le tiers des étoiles, afin que le tiers en fût obscurci, et que le jour perdît un tiers de sa clarté, et la nuit de même.

Je regardai, et j'entendis un aigle qui volait au milieu du ciel, disant d'une voix forte : Malheur, malheur, malheur... »



## LA NUIT

Qui remuerait les tourbillons de feu furieux, / Que nous et ceux que nous nous imaginons frères ? / À nous, romanesques amis : ça va nous plaire. / Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feux !

Rimb.

*Sur les derniers mots du Prêtre, le fracas s'interrompt brutalement, et c'est grand silence soudain et lumière sur son corps debout qu'on n'avait pas vu s'avancer, à l'arrière du plateau, immobile, et sans émotion.*

*De très loin, la voix d'Alma.*

Qu'allons nous devenir ? Qu'allons nous faire maintenant ?

*De loin aussi, sans qu'on ne voit rien : la voix de Léna.*

Il faut vite partir maintenant, vite, vite partir.

*La voix de Maria.*

Oui, partir – mais pour aller où ?

*La voix de Délila, de loin, qui se rapproche ; puis elle s'avance à mesure qu'elle dit la prière, les trois jeunes filles derrière elle passent à hauteur du Prêtre sans regard pour lui, se tiennent la main.*

« Monstres marins, et vous tous, abîmes,  
Feu et grêle, neige et brouillards,  
Vents impétueux, qui exécutez ses ordres,  
Montagnes et toutes les collines,  
Arbres fruitiers et tous les cèdres,  
Animaux et tout le bétail,  
Reptiles et oiseaux ailés,  
Rois de la terre et tous les peuples,  
Princes et tous les juges de la terre,  
Jeunes hommes et jeunes filles,  
Vieillards et enfants ! »

*Silence.*

*Grand éclat de rire, comme d'un enfant, de Délila.*

Partons maintenant.

*Toutes cessent alors d'avancer.*

MARIA. —

*Comme rêvant.*

Vous avez vu ? c'était si beau.

*Silence. Dans la joie.*

Comme tout a pris d'un seul coup, et comme le vent s'est levé au moment où les rideaux ont commencé à brûler, et les fenêtres ; vous avez vu les fenêtres ? Je ne savais pas que les vitres des fenêtres pouvaient brûler aussi, jusqu'à éclater.

ALMA. —

Et lui, vous l'avez vu ?

LÉNA. —

*Terreur.*

Oui, oui je l'ai vu.

ALMA. —

Moi, j'ai fermé les yeux. Mais j'ai tout entendu. Ce qu'il disait et les cris.

MARIA. —

C'était si beau.

LÉNA. —

Comme il s'est jeté sur les flammes, je me suis demandé pourquoi, pour les éteindre ?

ALMA. —

Comme il criait, je ne comprenais pas ce qu'il disait, il ne criait pas à cause de la douleur, ou à cause de la peur, il criait pour autre chose, je n'ai pas compris ce qu'il criait, je fermais les yeux.

LÉNA. —

Comme il criait, oui, et moi j'ai regardé, j'ai regardé pour savoir ce qu'il criait et je crois bien – et je sais – qu'il criait nos noms à nous, les noms d'avant, alors j'ai regardé mieux pour l'entendre et il s'est mélangé avec le bois qui brûlait, et les rideaux, et la pierre qui brûlait, et les cris qu'il jetaient, qui brûlaient aussi, et nos noms, qui brûlaient avec lui aussi, comme il a disparu dans le feu, et que tout brûlait.

*Silence.*

ALMA. —

Mais pourquoi ?

LÉNA. —

Moi je sais pourquoi.

MARIA. —

Qu'il brûle encore, oh qu'il brûle encore et encore avec les pierres et le reste.

DÉLILA. —

Il faut partir maintenant, partir avant que le jour se lève.

MARIA. —

Oh, restons un peu.

ALMA. —

Où allez-vous aller, vous ? Moi, je n'ai nulle part où aller.

LÉNA. —

Maintenant qu'on ne saura plus jamais comment on s'appelle, peu importe.

ALMA. —

Emmenez-moi avec vous, s'il vous plaît.

LÉNA. —

Maintenant que tout est perdu, tout va mieux.

MARIA. —

Tout brûle encore, il n'y a pas encore la cendre, restons encore.

DÉLILA. —

Non, il faut partir. Beaucoup vont venir ici, très vite, le feu brûle encore dans les étages mais quand le feu cessera, et même avant, déjà beaucoup sont en route, ils ont vu le feu de loin monter plus haut que les tours du Château, beaucoup savent déjà que tout va brûler, que les portes sont ouvertes, les fenêtres brisés, beaucoup cherchent déjà un lieu pour nous enfermer de nouveau, le construisent exprès pour nous, le protège des flammes cette fois ; il faut partir, vite, maintenant, se disperser avant le jour ; allez, partons.

*Silence.*

*La lumière bascule, comme si le jour venait.*

LE PRÊTRE. —

*En arrière d'elles, immobile.*

Je serais bien le Gardien des portes fendues et qui laissent passer le vent, je serais celui à travers qui passe le vent peut-être, et peut-être serais-je encore dans le vent celui qui dit je suis celui à travers qui passe le vent – je serais bien le Gardien des routes ouvertes aux quatre vents, et je serais ce qui se disperse aux quatre vents.

ALMA. —

Mais où aller ? Délila, emmène moi avec toi, je t'en supplie ou je te tue.

DÉLILA. —

*Elle rit.*

Non, je ne peux pas t'emmener, il faudra que tu ailles seule maintenant, Alma.

ALMA. —

Léna, Maria, emmenez-moi avec vous, s'il vous plaît, je vous en supplie.

*Silence.*

Ou je reste ici.

*Elle s'éloigne un peu des jeunes filles.*

Ici, je sais où aller au moins. Je sais le bruit de la terre et sa profondeur, je sais où la lumière vient, de quel côté elle s'en va ; je sais la hauteur des murs et la forme des pierres aussi, et le relief des ombres le soir, le matin, je sais le soir et le matin aux ombres sur les murs et je sais l'heure qu'il est, les heures qu'il a fait et qu'il fera.

*Silence.*

Où aller, dites-moi, maintenant ?

DÉLILA. —

Tu connais bien quelqu'un, dehors, tu les retrouveras.

ALMA. —

Non, ils l'ont pris lui aussi, et avec lui ce qu'ils ont pris de moi, l'on emporté loin en même temps que moi, oh ils l'ont emmené aussi, je ne sais pas où, je ne sais pas, mon amour, quand ils nous ont trouvés, devant le trou qu'on venait de reboucher, ils ont vu le sang sur mes doigts et sur mon ventre, ils ont vu que c'était le même sang sur ses mains à lui, et ils ont vu le trou, ils ont vu mon ventre d'où venait le sang, et ils ont regardé le trou où on avait caché l'enfant, alors ils l'ont pris, lui qui n'a rien dit quand on l'emmenait loin de moi, et ils m'ont emmené, ils n'ont pas touché au trou, ils nous emportés, moi ici, et lui je ne sais pas ; alors où aller ?

DÉLILA. —

L'enfant, où est-il ?

ALMA. —

Non. L'enfant est ici, je le sais, je ne te le dirai pas, je sais qu'il est ici, qu'on a creusé le trou seulement pour le corps mort de l'enfant mais l'enfant est encore vivant, je le sais, dans mon ventre quelque chose est resté de lui, le trou là-bas est vide, il n'y a que son corps mort et inutile, l'enfant lui est resté avec moi, ici, oui – tu ne me crois pas ?

DÉLILA. —

Oui, Alma, je te crois.

Je crois que l'enfant est aussi là-bas où ils l'ont emmené, que c'est auprès de lui que tu le trouveras aussi — là-bas où il est, c'est là que tu dois aller, brûler tout encore là-bas, qu'il sorte.

*Silence. La lumière bascule de nouveau.*

LE PRÊTRE. —

C'est peine perdue – on regarde le ciel et on voit combien on en est loin, on tend les bras et tout s'éloigne davantage, alors on baisse les yeux et on ne trouve que du sol où s'appuie notre corps, de la terre sans fin, on partirait dès l'aube on ne trouverait qu'elle jusqu'au soir sous le pas, on recommencerait cela chaque matin, il y aurait toujours un soir où la terre serait là encore, et il arriverait un jour, un soir, un matin, où on serait de retour sur nos pas, si on n'avait pas bougé on se verrait de dos, immobile, regardant loin là-bas l'horizon dans lequel un homme s'enfonce loin, pour se retrouver là où il est, de dos — peine perdue vraiment ; alors on pose les yeux de nouveau sur le sol et on construit des maisons et des villes et des pays entiers simplement à cause du ciel, parce qu'il continue de passer et que le sol est là : peine perdue vraiment, et cette peine je l'ai prise avec moi et je l'ai regardé, et je lui ai dit : je suis là moi aussi.

MARIA. —

Moi, j'irai où tu as dit Léna, j'irai là-bas, la mer que tu as dite, oui.

Mais toi, où ?

LÉNA. —

N'importe où maintenant : des endroits où on ne me connaît pas, où je changerai de nom, un jour on se croiserait tu ne le sauras pas, j'aurais un autre nom, un autre visage, tu verras.

Et toi, Délila ?

*La lumière bascule de nouveau.*

LE PRÊTRE. —

Tout ce qu'on a su faire, c'est remplir les villes de maisons, et les maisons de nous-mêmes, et nous-mêmes de tout ce qui nous a fait construire les villes et les maisons, alors quand il y a des forces, certaines forces, qui viennent, frappent aux portes des villes, des maisons, de nous-mêmes, que faire ? Quand ces forces aux visages de filles, certaines incapables d'être autre chose que des forces, se déchaînent sur les villes, les maisons, nous-mêmes, dans le seul but de tout éparpiller, de vider tout ce que nous avons mis la vie entière à remplir, que ce vide qu'elles ouvrent en nous, elles viennent le souffler encore, que faire ? Quand ces forces prennent corps dans le corps de ce qui n'a en rien l'apparence de la force, mais comme d'une main plongée dans la gorge d'un lion elle lui ouvre la gueule et lui souffle la douceur, que faire ? On n'a pas le choix, pas d'autre choix que de faire ce qu'on a fait depuis toujours face à elles : cédez, arrêter de construire des villes plus solides, des maisons plus hautes, et se laisser emporter par le vent et les forces, que faire d'autre ? Les voir se déchaîner encore, en reconnaître soudain la part vive quand elles se déchaînent encore — laisser voir tout s'éparpiller d'une vie qu'on aura mis une vie à lever et l'accepter comme le mouvement même de nos vies, son projet et sa force même, que faire d'autre ?

*Silence.*

DÉLILA. —

Partir seulement, c'est ce que je veux, partir d'ici, j'ai oublié comment c'était, dehors. Je n'ai pas oublié pourquoi je suis venu ici — que j'étais à

moitié morte quand ils m'ont pris, et je ne sais pas quelle moitié de moi ils ont voulu enfermée ici : la moitié morte ou la moitié vivante, j'ai longtemps regretté la moitié morte, je sais maintenant que c'est pour la moitié vivante que je respirais encore, quand ils m'ont pris, alors je serai cela, et que me jeter dans le fleuve ou par la fenêtre, serait pour eux le repos et la consolation de ceux qui ont raison ; je ne leur donne pas raison alors je partirai, ni morte à leurs yeux, ni vivante à leurs yeux, ni rien d'autre que cette moitié de part et d'autre du fleuve et de la fenêtre, je m'en vais ; regardez : il fait presque jour.

*Il fait presque jour.*

ALMA. —

Je frapperai aux portes des prisons, je finirai bien par le trouver, n'est-ce pas, quand ils me verront ils le laisseront partir avec moi, je le sais, quand ils verront comment je les regarde.

*La lumière bascule encore davantage.*

LE PRÊTRE. —

Folles, folles de folie, c'est cela, partout, comme elles respirent et sont là, de toute leur présence impossible qui rend notre présence impossible. On les a condamnés à la peine nécessaire, et la peine est de leur faute : des corps, rien que des corps, des fautes sur tout leur corps de folie : celle qui accouche à même le sol d'un enfant mort de ses mains ; celle qui se tue sans cesse ; celle qui vole ; celle qui brûle — toutes celles qui ne sont là que pour arracher de leur corps ce qu'on ne leur a confié qu'en gage de leur vie, qu'en retour ces corps nous confient. Oui, cela vaut la peine. La peine de crier, de pleurer, de ne pas vouloir, mais la peine d'accepter finalement — et non la peine de soudain ne pas vouloir la peine, d'aller comme si on le refusait, de dire je m'en vais.

DÉLILA. —

On s'en va.

MARIA. —

Je n'aurai pas rêvé ; oh une autre nuit encore.



DÉLILA. —

Oui, moi aussi

MARIA. —

Pourtant, cette nuit suffit pour le jour, n'est-ce pas, et tout ce feu et cette nuit, et la cendre, me donnent tant envie du jour, et de la mer tellement maintenant.

ALMA. —

Un jour sans savoir où dormir cette nuit : enfin.

LÉNA. —

Sans savoir où aller, un jour sans rien savoir d'autre qu'il fait jour, il fait jour partout.

LE PRÊTRE. —

*La lumière bascule encore davantage.*

Coupables d'avoir commis le ciel, et nous, qui regardons le vent pensant : c'est de notre faute, enfermant les corps et pensant : c'est de leur faute si c'est de notre faute ; pensant : qu'on n'en parle plus. Mon père avait des mains plus grandes que mon visage, et parfois je me disais, après qu'il m'a jeté dans la pièce noire, je me disais : au moins toute sa main n'a pas frappé mon visage, et je souriais dans les larmes que je pensais du sang. Si le monde nous confie cela, d'être père, de porter la main sur le visage des forces, c'est parce qu'on sait qu'elles peuvent nous emporter, simplement en allant vers nous et disant : mon visage est hors de ta portée, ta main est trop grande. Les filles du vent, je les appelle les filles du vent à cause de cela, parce qu'elles n'ont pas besoin d'autre chose pour être cela en face de nous qui disons la faute perdue alors qu'il n'y a que le ciel, qui levons les murs alors qu'il n'y a que le vent, qui grandissons les villes alors qu'il n'y a que de la terre loin qui s'enfonce jusque dans notre dos comme une épée — elles n'ont qu'à regarder le ciel avec la pensée qu'il est là pour la lumière, pour que nous regardions le ciel avec la pensée qu'il s'éloigne dans la nuit.

*Bruits du feu qui gagne d'autres étages, qui descend, et la lumière du dehors qui vient encore.*

DÉLILA. —

Allez. Séparons-nous maintenant.

*Elle les prend chacune dans ses bras et leur donne leur foulard.*

Pas un seul jour maintenant sans être au-dehors celles qui sont aussi au-dehors, promettez le moi : pas un seul jour désormais : ne vous laissez jamais réveiller le matin, n'acceptez jamais de dormir à l'heure donnée, ne parlez qu'en regardant les yeux, inventez vous un nom par ville, et par amour, marchez jusqu'à ce qu'on vienne vous demander de marcher avec vous, et continuez de marcher, moi c'est là que j'irai, il y a le vent qui se lève encore, ne soyez pas seule, vous ne l'êtes pas, le jour après chaque nuit viendra parce que vous aurez avancé vers lui, ne vous endormez que d'effondrement à cause de la fatigue, et quand quelque vous dira ce que vous faites ici, répondez à cause du ciel.

*Elle se penche, et avec un couteau, elle fait une entaille sur le sol.*

Ils viendront, ils verront qu'ils ne restent rien, ils reconstruiront peut-être les murs, mettront des chiens cette fois à chaque porte, diront à ceux qui passeront ici que rien ne s'est passé, et à ceux qui demanderont : mais pourquoi est-ce vide, pourquoi, on leur répondra : il n'y a rien, il n'y a jamais rien eu, mais les premiers se pencheront et regarderont sur le sol ces entailles profondes, si profondes, qu'il sera impossible de ne pas les voir, de voir que la seule chose qui reste ici est cette petite cicatrice qu'on a fait sur ce corps et qui sera comme une lettre, une autre lettre après la dernière lettre de l'alphabet, voyez, qu'on pourrait caresser pour la reconnaître, voyez.

*Toutes se penchent et la caressent, se saisissent du couteau à tour de rôle pour creuser davantage l'entaille, et s'écartent sur des bords opposés du plateau.*

Ils viendront, ils verront qu'ils ne restent rien, et à ceux qui demanderont : mais pourquoi est-ce vide, pourquoi, on leur répondra : il n'y a rien, mais les premiers se pencheront et regarderont sur le sol ces en-

tailles profondes, ils se jetteront des regards, ils comprendront et partiront après avoir posé leurs doigts dans l'entaille où nous avons vécu.

MARIA. —

Dans mes rêves, j'ai parfois ce désir de me taillader le corps pour savoir si au réveil j'aurai encore la cicatrice : et souvent je ne l'ai pas : c'est que peut-être je n'étais pas réveillée.

DÉLILA. —

Maintenant, tu n'oublieras plus la profondeur de l'entaille — tu sauras qu'elle est aussi la tienne, qui prouve.

LÉNA. —

Regardez, ça y est : il fait jour.

*Elles regardent.*

DÉLILA. —

Chacune dans un sens donné par la rose des vents, partons vite.

MARIA. —

Je vais par là.

ALMA. —

Alors moi, par là.

LÉNA. —

*Elle crache par terre.*

D'accord.

DÉLILA. —

Hâte, oui, hâte de chaque minute : et que la nuit vienne maintenant.

LE PRÊTRE. —

*S'avance au milieu d'elles, se saisit du couteau, creuse lui aussi dans l'entaille.*

*Noir sur les filles ; puits de lumière sur lui, au centre, doucement dans les mots comme une prière.*

Dans le feu, j'ai pensé :

que tout brûle, que mon corps serve de cendres chaudes, de braises pour brûler davantage les murs, que cela soit ma tâche finalement, ma joie, mon œuvre enfin accomplie,

et j'ai pensé, dans l'apaisement du feu :

quand les murs seront abattus par mes cendres, quand tout sera effondré et répandu, qu'on vienne me piétiner et me disperser davantage,

et alors j'ai pensé sous mes larmes qui finissaient de me brûler le visage :

oh que le vent m'emporte, froides, que mes cendres entrent dans les poumons des filles, des hommes, des villes, des bêtes sauvages, de tout ceux qui ignorent que je suis le vent qu'il respire, celui qui a détruit ces murs, et que je sois l'air qui les fasse vivre, allant dans leur corps, pénétrant leurs pensées, allant plus loin encore dans les pierres, la terre, poussant le vent,

et enfin j'ai pensé, voyant mes mains rouges et noires grandir et couler de moi,

oh que je devienne ce vent, et que le vent m'emporte.

FIN

*APPENDICES (1928).*

Une année avant 1600, Jean-Louis Nogaret de La Valette pose la première pierre de son *Grand* Château d'Apparat sur ses terres de Cadillac qui dominant la Garonne, à une trentaine de lieues au sud de Bordeaux.

Simple cadet de Gascogne devenu favori du Roi Henri III, élevé par sa Majesté au rang de Duc d'Épernon, Pair de France, Colonel Général de l'Infanterie, gouverneur de plusieurs provinces, gonflé d'orgueil et de titres et de terres, le Duc connaît une ascension fulgurante dans les secousses des guerres de religion, au cours desquelles il se révèle acharné adversaire des Huguenots, et terrifiant Chef d'Armées — les Rois, tous fils de Marguerite, se succèdent pour mourir, lui demeure, et sa colossale fortune grandit en même temps qu'une ambition inouïe qui rêvait sur le trône. Henri de Navarre finalement se hisse au-dessus du dernier cadavre des Rois et du royaume entier, et sacrifie son Dieu pour régner sur les cadavres qui bougeaient encore.

Le Duc dans sa rage le maudit.

Il trouve une terre, noire et rouge comme lui, cernée de vignes et de soleil où il lève les pierres de son Château pour maudire davantage la paix et le Roi qui l'apportait.

Il maudit ensuite la Régente qui allait succéder à ce Roi, et il maudit le Ministre Cardinal qui allait succéder à la Régente : lui demeure, et maudit encore.

Du Louvre, on lui envoie de l'or afin qu'il puisse maudire sans rien faire d'autre que de lever d'autres pierres qui finiraient par dresser un tombeau, alors lui lève les pierres et bâtit chaque année nouvelle une nouvelle pièce à cheminées d'ornement, de nouvelles chambres, prolongées de nouvelles antichambres, de nouveaux appartements plus fastueux que l'or.

En 1634, un voyageur anglais s'y arrête, écrit : "... le monument est vraiment magnifique. Il renferme 60 chambre disposées d'une façon toute royale. On compte 20 cheminées enrichies de marbre variés et partout différents qui décorent les chambres. Regardons avec attention, parce nulle part dans toute la France on en trouve un tel nombre de cheminées ni empreintes d'autant d'art. [...] Les murailles sont couvertes de tapisseries d'or et de soie, et valant plus que leur pesant d'or. Mais ce sont là des merveilles qu'il m'a été donné de voir, non d'inventorier."

Un jour, le Roi fait dire qu'il vient — le Duc bâtit une chambre pour lui, de pur orgueil et pour l'éblouir : le Roi vient qui y dort une nuit, ébloui, et avec lui toute la Cour. Le lendemain, le Duc était de nouveau seul dans ses murs et ses merveilles qui n'étaient dressées que pour sa rage afin qu'on la voit et ne puisse la mesurer.

La démesure « qui dit Monsieur d'Épernon dit quelque chose de plus que le Grand Turc, le Grand Khan et le Grand Mogol », écrit alors à son sujet, en toute affection et mesure, Guez de Balzac.

Dans ses merveilles, le Duc ne mourrait pas, lui qui avait vu plus de Rois que dans un siècle, et d'assassins de Rois. Son Château ne finirait pas d'être bâti non plus, à cause de l'or et de la rage.

C'est en maudissant des mots disant qu'il ne mourrait jamais qu'il meurt un soir, personne ne sait vraiment quelle heure de quel soir. Le Château autour de lui est ce grand corps mutilé à force d'être incessamment grandi. Son fils veut l'achever, il meurt : puis son propre fils, et ainsi jusqu'à épuisement des fils. Il revient à d'autres le soin de l'achever : ces autres n'ont pas l'or du Louvre, ni la rage du Duc, et commencent à abattre certains murs, avant de l'abandonner, couverts de plaies.

Quand les nouvelles de juillet parviennent à Bordeaux, c'était déjà le mois d'août et la Bastille abattue, Paris s'en sert déjà pour bâtir ses maisons, mais peu importe : l'Histoire en retard avait besoin qu'on la rat-

trape. La Révolution l'occupe par désœuvrement, puis l'abandonne à l'Empire.

Mais l'Empire songe à Venise, à Vienne, à Moscou. Cadillac est loin.

Quand on se réveille abruti de ce long rêve d'armes après l'Empire, on vient d'inventer les Prisons, et il faut bien remplir cette invention, trouver des murs où la faire fonctionner. Il ne faut pas beaucoup de travaux pour transformer Cadillac en *Centrale de force* — et puisqu'il en faut une qui soit dédiée aux plus coupables d'entre tous, Cadillac reçoit la charge d'accueillir les femmes.

Un siècle durant les conditions de détention sont effroyables.

Le nom change plusieurs fois, pas la réalité de ces terreurs pour les filles qu'on nomme alors « les filles perdues » : de *Centrale de Force*, le Château devient *Pénitencier d'État*, puis accueillant des jeunes filles de plus en plus jeunes, *École de Préservation* tenue par des religieux, avant d'être *Centre d'Éducation Surveillée*.

Le Château et ses Merveilles voient vivre, dormir et mourir une population « féminine, grouillante et muette » selon Edouard Guillon, dans son guide sur les châteaux *historiques & viticoles*, qui regrettait qu'on gâchât ainsi de si beaux murs.

Car le *Centre* de Cadillac possède cette singularité : celle d'imposer un silence absolu et perpétuel aux détenues — silence qui impressionne et fascine tant les visiteurs ou les habitants du village au pied du Château. La Maison d'Arrêt était tenue par des hommes de foi, d'ordre maniaque, obsédés par les détails d'un vie réglée dans ses moindres recoins, heures, minutes. L'organisation concentrationnaire du lieu est manifeste, implacable, d'une efficacité qui force l'envie et l'admiration des autres Centres de la République.

Sans qu'on connaisse les raisons, ni les auteurs, ni avec certitude le jour où cela s'est passé, mais seulement l'année — 1928 —, un incendie est déclarée qui brûle tout, meubles, plafonds, tapisseries (sauf deux : la Bataille de Jarnac, et le siège de La Rochelle)

On fait visiter aujourd'hui, aux voyageurs qui passent, les chambres et les antichambres du Duc, la Chambre bâti pour le Roi, on nous décrit les meubles, les peintures invisibles, les tables immenses pour les festins, les lits — tout ce qui a brûlé. Sur le sol, à travers les marques noires, on remarque bien la trace d'autres lits, minuscules, entassés. Les Grandes Salles ont gardé le silence.

On traverse ces Salles au pas de course, il n'y a rien à voir. On voit le cimetièrre par dessus les fenêtres, et l'encadrement des tapisseries absentes comme des mains négatives. Il fait très beau dehors, et le soir, on pensera aux silences des lieux, et des filles perdues.

Sur le fronton du château se lisait longtemps la devise du Duc, celle de sa lignée interrompue :

*Adversis clarius adet :*

« c'est dans l'adversité qu'il brille le plus ».

À la suite de l'incendie, cette inscription n'est presque plus lisible.



Arnaud Maisetti

(né en 1983)

65 A, Avenue du Prado

13 006 Marseille

06 82 87 03 45

[arnaud.maisetti@gmail.com](mailto:arnaud.maisetti@gmail.com)

site personnel : [www.arnaudmaisetti.net/spip](http://www.arnaudmaisetti.net/spip)

« *Où que je sois encore...*, Seuil, 2008

*La Mancha*, La Nuit Mytride, 2009